

PARIS MATCH

**Ses amis,
ses amours...**

**CHANTEUR,
COMÉDIEN
LE PARRAIN DU
MÉTIER**

**AVEC ULLA
50 ANS DE PASSION
ET TROIS ENFANTS**

**L'EXIL FISCAL
SA BLESSURE**

**DE LA BOHÈME À BROADWAY
L'ODYSSÉE DU PETIT CHARLES**

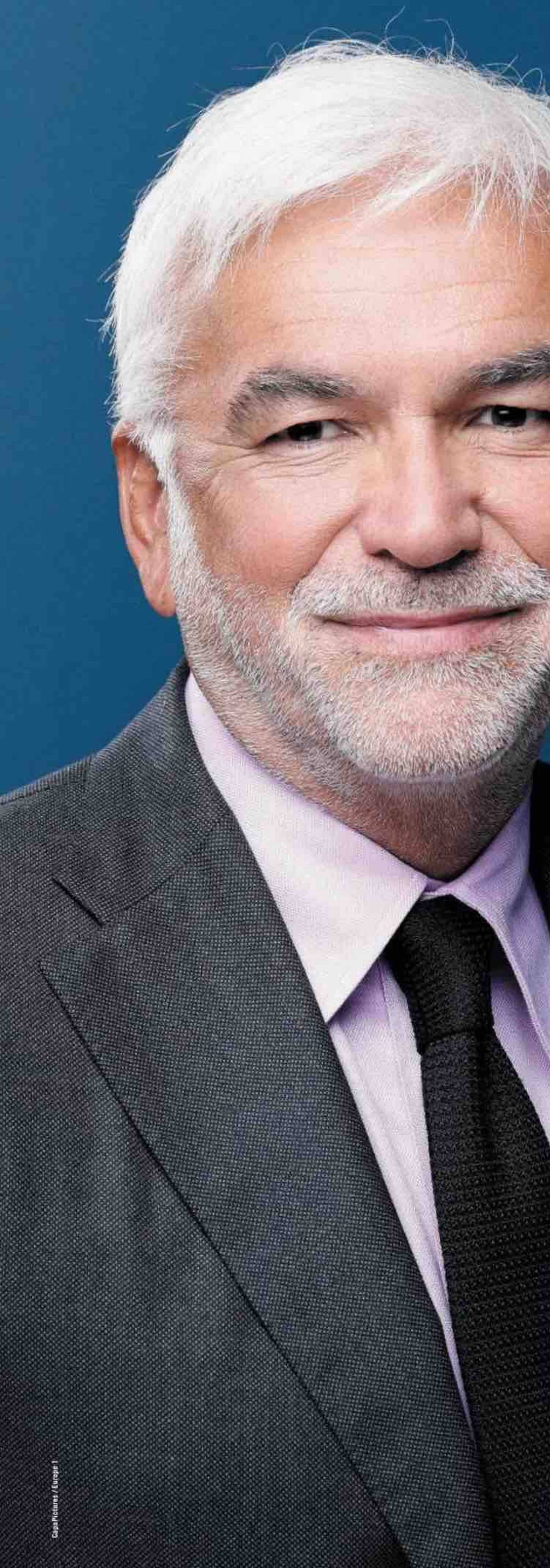
**70 ANS DE CARRIÈRE
ITINÉRAIRE D'UN ENFANT
DU SPECTACLE**

**ET MAINTENANT
SON BIOPIC AU CINÉMA**

Charles Aznavour La légende

M 01066 - 45H - F: 8,50 € - RD





LIBRE DE VOUS FAIRE RÉAGIR

PASCAL PRAUD

11H - 13H

PASCAL PRAUD ET VOUS

Europe 1



| HORS-SÉRIE | NUMÉRO 45 |

PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.

**DIRECTEUR GÉNÉRAL
DE LA RÉDACTION**
Jérôme Bégé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Caroline Mangez.

**DIRECTEUR DÉLÉGUÉ
DE LA RÉDACTION**
Stéphane Albouy.

**DIRECTRICE
DU DÉVELOPPEMENT**
Gwenaëlle de Kerros.

**COORDINATRICE
DE LA RÉDACTION**
Anabel Echevarria.

RÉDACTEUR EN CHEF
Romain Clergeat.

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Michel Maïquez.

RESPONSABLE PHOTO
Marc Brincourt.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Véronique Chevallier (révision),
Gisèle Galante, Dany Jucaud,
Philippe Labro, Thierry Lepin (SR),
Benjamin Locoge, Dan Nisand,
Matthias Petit (coordination photo),
Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO
Pascal Beno (chef de service),
Laurence Ambroise, Nadine Molino.

DOCUMENTATION
Guillaume Chevalier,
Gauthier de Courmoussaud,
Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION
Nicolas Bourel, Catherine Doyen
Philippe Redon, Marie Wolfspurger.

VENTES
Laura Félix-Faure. Tél.: 018715 5676.
Sandrine Pangrazzi. Tél.: 018715 5678.

CONCEPTION GRAPHIQUE
Grizzly Editorial Design.

IMPRESSION
Roto France Impression, Lognes (77)
et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer
en septembre 2024.

Paris Match
est édité par Lagardère Media News, société
par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu)
au capital de 2 005 000 €, siège social :
2, rue des Cévennes, 75015 Paris.
RCS Paris 834 289 373.
Associé: Hachette Filipacchi Presse.

**PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE
DE LA PUBLICATION**
Constance Benqué.

**DIRECTEUR GÉNÉRAL DIGITAL
ET PRESSE**
Pierre-Emmanuel Ferrand.

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE
Justine Bachette-Peyrade.

**DIRECTEUR
DES OPÉRATIONS PRESSE**
Christophe Choux.

DIRECTEUR JURIDIQUE PRESSE
François-Xavier Farasse.

Les indications de marques et les adresses qui
figurent dans les pages rédactionnelles de ce
numéro sont données à titre d'information sans
aucun but publicitaire. Les prix peuvent être sou-
mis à de légères variations. Les documents reçus
ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord
de l'auteur pour leur libre publication. La repro-
duction des textes, dessins, photographies publiés
dans ce numéro est la propriété exclusive de
Paris Match, qui se réserve tous droits de repro-
duction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :
0927 C 82071. ISSN 2826-3472.
Dépôt légal: septembre 2024 /
© LMN 2024.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente: Marie Renoir-Couteau.
Directrice de la publicité: Dorota Gaillot.
Directrice déléguée Pôle Presse:
Constance Paugam.
Assistante: Aurélie Marreau.
Tél.: 018715 49 20.



ÉDITORIAL

CHARLES AZNAVOUR LA VOIX DE L'ÉTERNITÉ

PAR ROMAIN CLERGEAT

« On monte sur scène pour se battre », disait-il. Et c'est ainsi qu'il vécut. Car son parcours, de fils d'émigrés à empereur du showbiz, fut d'abord celui d'une détermination sans faille. Personne ne l'attendait, mais lui était certain d'être au rendez-vous de la gloire. Il serait artiste ou... rien.

C'est à la maison que Charles découvre le théâtre et l'opérette. Son père, un baryton, dirige la chorale familiale. Le petit garçon est aux anges. Dès 1933, il fréquente l'École des enfants du spectacle. Pendant trois ans, il suit l'enseignement primaire tout en prenant des cours de chant, de musique, de danse et de comédie. Ses « débuts » se font avec un groupe au nom improbable, les Cigalounettes, pour un cachet de 5 francs. L'été 1933 lui apporte sa première victoire : il gagne un radio-crochet dans un café des grands boulevards... et son premier billet de 100 francs.

Mais le plus dur commence. Dès ses premiers pas, il doit affronter l'ignorance et le dédain des gens du métier.

Le tournant de sa carrière survient en 1946, lorsqu'il rencontre Édith Piaf. La « Môme », qui sait repérer les talents, lui prédit une carrière « plus grande que celle de Montand » et l'invite chez elle... Il y vivra jusqu'en 1952, homme à tout faire et confident, sans pourtant jamais céder aux avances de cette croqueuse d'hommes. « J'ai partagé avec elle une amitié amoureuse sans jamais partager son lit », dira-t-il. À travers cette relation fusionnelle qu'il compare à une « tutelle tyrannique », il apprend à souffrir mais aussi à grandir.

Au début des années 1960, le rideau du succès s'entrouvre. Infatigable perfectionniste, Aznavour travaille à faire vibrer le mot qui compte, à trouver le « geste précis ». Sa silhouette raconte à elle seule une histoire. Il devient un maître de la pose, un tragédien chanteur dont les postures délicates font vibrer le public. Ça y est, c'est parti !

Bientôt, son succès dépasse les frontières de l'Hexagone. Aux États-Unis, il devient le « Sinatra français » qui fait chavirer le Carnegie Hall. De Broadway à Los Angeles, le crooner triomphe, sans rien renier de son identité. Il se voyait déjà en haut de l'affiche, désormais il y est. Artiste français le plus connu dans le monde, il séduit une nouvelle génération qui connaît les paroles de ses chansons par cœur. Et inspire même une kyrielle d'artistes de hip hop qui samplent ses mélodies à foison.

Aznavour avait deux amours : Ulla, sa femme, et la scène. Peut-être même dans un autre ordre... Et il ne veut en lâcher aucune. Pour sa famille, son clan, soudé jusqu'au bout, ce sera facile. Pour la scène, il faut composer avec l'inexorable. Dès les années 2000, il annonce ses adieux. On se presse encore pour entendre une dernière fois celui qui se qualifie avec ironie de « vache sacrée ».

Jusqu'à la fin, Aznavour reste fidèle à la scène. Ici et ailleurs. Il revenait du Japon, faisait une halte dans sa maison du Lubéron pour travailler à un dernier rêve – un concert en 2024, le jour de ses 100 ans –, lorsqu'il s'est éteint à l'âge de 94 ans, le 1^{er} octobre 2018.

Ce hors-série peine à contenir toute la richesse de sa vie. Et pourtant, tout y est. ■



Charles Aznavour
photographié par
François Darmigny,
en 2008.

CRÉDITS PHOTO Couverture : F. Darmigny. P. 2 et 3 : DR. P. 4 et 5 : C. Azoulay. P. 6 et 7 : AFP, G. Géry. P. 8 et 9 : DR, P. Tellier, W. Rizzo, M. Litran. P. 10 et 11 : Sygma. P. 12 et 13 : G. Géry. P. 14 et 15 : C. Azoulay. P. 16 et 17 : J. Garofalo, V. Clavières. P. 19 : G. Géry. P. 20 et 21 : C. Azoulay. P. 22 et 23 : J. de Potier, B. Rindoff-Petroff/Getty Images. P. 24 et 25 : P. Slade. P. 26 et 27 : C. Azoulay, Y. Gambelin. P. 28 et 29 : B. Bachelet, Starface, C. Azoulay, B. Wis. P. 30 et 31 : Sipa. P. 32 et 33 : Leemage, Bestimage, Gamma-Rapho, Avalon/Abaca, T. Russel/Redferns/Getty Images, Sipa, Izis. P. 34 et 35 : Izis. P. 36 et 37 : DR, A. Sartres. P. 38 et 39 : C. Azoulay, Sipa, F. Pagès. P. 40 à 43 : C. Azoulay. P. 44 et 45 : J.-C. Deutsch. P. 46 et 47 : F. Pagès. P. 48 et 49 : C. Azoulay. P. 50 et 51 : V. Clavières. P. 52 et 53 : A. Sartres. P. 54 et 55 : Sipa, J. Anderson/Sygma via Getty Images, B. Auger. P. 56 et 57 : Starface, Bestimage, C. Brincourt. P. 60 et 61 : M. de Rouville. P. 62 et 63 : F. Pagès. P. 64 et 65 : B. Bachelet, C. Azoulay. P. 66 à 69 : B. Gysembergh. P. 70 et 71 : Bestimage. P. 72 et 73 : C. Azoulay, P. Le Tellier. P. 74 et 75 : C. Azoulay, DR. P. 76 et 77 : G. Géry, J.-P. Prevel/AFP, Bestimage. P. 78 et 79 : P. Aslan/Sipa. P. 80 et 81 : Villard/Sipa. P. 82 et 83 : M. Aznavour. P. 84 et 85 : Abaca, J.-C. Deutsch, Sipa, M. Aznavour, S. Micke, G. Melet. P. 86 et 87 : H. Fanthomme. P. 88 et 89 : V. Clavières. P. 90 : DR.

« SI J'AVAIS ÉTÉ BLOND AUX YEUX BLEUS,
GRAND ET ÉLÉANT
AVEC UNE VOIX PURE,
JE N'AURAIS PAS FAIT LA MÊME CARRIÈRE »

– Charles Aznavour –

Lors des répétitions
d'un concert à l'Olympia,
en janvier 1968.

Photo CLAUDE AZOULAY

SOMMAIRE

« JE VOUS PARLE D'UN TEMPS... »	6
« NON, JE N'AI RIEN OUBLIÉ »	12
Par Charles Aznavour	
L'ALCHIMISTE DE LA MÉLODIE	14
« IL FAUT TOUT DIRE AU PUBLIC »	18
Interview Jérôme Bégé	
IL S'ÉTAIT VU... EN HAUT DE L'AFFICHE	20
« SUR SCÈNE, J'AI L'IMPRESSION DE ME DÉDOUBLER »	30
Interview Philippe Labro	
DES LOOKS PAS TOUJOURS FORMI, FORMI... FORMIDABLES	32
L'HOMME D'UN CLAN	34
ULLA, À TOUT JAMAIS	46
« JE SUIS L'EXACT CONTRAIRE DES ÉPOUSES D'ARTISTES QUE JE CONNAIS » ...	50
Interview Gisèle Galante	
RETIENS L'AMITIÉ	52

« MES EMMERDES » : L'EXIL FISCAL	60
SAISI, RUINÉ, EN TROIS MOIS AZNAVOUR RECONQUIERT LE MONDE	64
Par Jean Cau	
« JE NE SUIS PAS UN EXILÉ MAIS UN VAGABOND DE NAISSANCE »	68
Interview Dany Jucaud	
VIENS VOIR LE COMÉDIEN	70
« POUR TOI, ARMÉNIE »	78
AVEC TOUT LE RESPECT	82
« J'ADORERAI ÉCRIRE DES CHANSONS POPULAIRES »	86
Interview Benjamin Locoge	
L'ADIEU EN DOUCEUR SUR UNE SCÈNE SANS RIDEAU	88
Par Benjamin Locoge	
« MONSIEUR AZNAVOUR » : LE BIOPIC	90
Par Romain Clergeat	



OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE PARIS MATCH

VENTES DE NOS PLUS BELLES PHOTOS



BOUTIQUE
PHOTOS

photos.parismatch.com

LA PREMIÈRE IDOLE DES JEUNES, C'ÉTAIT LUI !

Au piano, en 1955, à l'époque où il reprend « Je t'aime comme ça », qu'il a coécrit pour Eddie Constantine, et « Un nouveau printemps tout neuf », cosigné avec Gilbert Bécaud.



« JE VOUS PARLE D'UN TEMPS... »



Retour dans les rues de son enfance, à Paris, en 1960. « Je vous reconnais ! Vous étiez un gosse du quartier », lui dit le vieux tailleur.

Né avec une corde vocale atrophiée, Charles Aznavour n'aurait jamais dû chanter, mais des générations entières ont entonné ses refrains. Fils d'émigrés arméniens, décidé à devenir artiste envers et contre tout, il commence sa carrière en ne trouvant sa place nulle part. Son école, ce sont « les portes qui claquent, les gens qui vous ignorent, les sourires dédaigneux ». Mais rien ne lui fait baisser les bras. À force de persévérance, de travail et de talent, grâce aussi au destin qui lui offre des rencontres décisives, le petit Charles deviendra le grand Aznavour. Un géant de la chanson, un empereur du showbiz.



Ses débuts au théâtre, en nœud papillon et haut-de-forme huit-reflets. Il a 9 ans.



En 1956, accidenté sur la nationale 7 (un an après le succès de Trenet), il a les deux bras cassés. Sa femme, Évelyne, doit le raser tous les jours.



Le charleston au cabaret-restaurant Le Fiacre, temple des nuits de Saint-Germain-des-Prés, en 1957. De g. à dr., Roger Vadim, la danseuse Ludmila Tcherina, le collectionneur Juan de Beistegui, Philippine de Rothschild, Évelyne et Charles Aznavour.

DES DÉBUTS DIFFICILES DEVANT UN PUBLIC CIRCONSPÉCT

*Après les vaches maigres des années 1940 et une première
carrière au Canada, il se relance à Paris... tout en bas de l'affiche.
Dans la cave d'un club, en 1956.*

Photo MANUEL LITRAN





ÉDITH PIAF DÉCÈLE EN LUI LE COMPOSITEUR DE GÉNIE

En le voyant chanter en 1946, elle lui prédit « une carrière plus grande que celle de Montand ». Le soir même, il s'installe chez elle. Il devient son confident et son homme à tout faire, elle lui apprend le métier et le pousse à écrire. Ici, Aznavour et Piaf avec, de g. à dr., Michel Emer, Micheline Dax et Roland Avellis, en 1951.



«NON, JE N'AI RIEN OUBLIÉ»

PAR CHARLES AZNAVOUR

Ah, ma jeunesse ! Je vous parle d'un temps que les moins de 60 ans ne peuvent pas connaître... C'est en 1933-1934 qu'a commencé pour moi la bohème. Et croyez-moi, à l'époque, je ne me voyais pas en haut de l'affiche. J'avais 9 ans quand j'ai quitté l'école pour faire l'artiste. J'avais de qui tenir : mon père, arménien de Géorgie, ma mère, arménienne de Turquie, étaient chanteurs et acteurs avant de se réfugier en France. À Paris, pour survivre, ils avaient ouvert un petit restaurant rue de la Huchette. Mais ils se produisaient encore parfois dans notre petite communauté d'exilés. C'est dire qu'on avait le spectacle au cœur, chez nous, même s'il se teintait de la nostalgie du pays perdu et des ombres noires de l'holocauste de 1915. En vérité, plus que la vocation, c'est la dureté des temps qui m'a jeté dans la quête aux petits boulots. Il fallait vivre, c'est-à-dire manger. J'ai fait un essai au théâtre du Petit Monde et j'ai été pris tout de suite. Comme danseur ! J'étais si gringalet qu'on m'a même fait jouer les filles, en tutu. Mais ce qui me plaisait, c'était la comédie. Et, à force d'auditions aux quatre coins de Paris, j'ai fini par décrocher des bouts de rôles. Quelle époque ! Quand la guerre a été déclarée, j'ai continué la course au cacheton, mais avec un « ausweis », sinon on ne bougeait pas de chez soi. J'ai même dû mettre les bouchées doubles. Mon père, engagé volontaire, avait quitté la maison...

■ «HIER ENCORE, J'AVAIS 20 ANS»

Après le pain noir est venue une époque bénie : le temps des amis – on ne parlait pas encore des copains. Nous formions une bande avec Georges Ulmer, Roland Gerbeau, Lawrence Riesner, Francis Blanche. Notre star, c'était Jacqueline François. Je m'étais mis dans l'idée de chanter, mais quand je demandais des chansons à mes aînés, ils m'envoyaient franchement balader : je n'étais pas connu, ils se seraient donné de la peine pour rien. Alors, je les ai écrites moi-même, et ce sont eux qui ont fini par les chanter. Je me souviens que lorsque je leur ai montré mon premier essai ils sont restés un peu bouche bée.

Au tout début, je composais seulement la musique, pas les textes. J'avais le complexe du manque d'éducation. Je trouvais mon français trop pauvre. Mais, peu à peu, j'ai appris les nuances, travaillé le choix des mots avec ce soin presque maniaque qui m'habite encore aujourd'hui. J'en ai gardé la passion des dictionnaires. Piaf m'a fait entrer dans la grande famille des artistes. Sa porte était ouverte à tous ceux qui avaient des notes au bout des doigts. À l'époque, il n'y avait pas de clans, pas de snobisme. Il n'y avait pas « les branchés » et « les ringards ». Édith accueillait les grands et les petits, parce qu'elle était curieuse, maligne et généreuse. Elle m'a pris sous son aile. J'ai d'abord « squatté » son appartement de Boulogne. Je l'ai suivie dans le XVI^e...

Ceux qui prétendent que j'ai été son amant n'ont pas compris les vraies paroles de notre histoire. Ce n'était pas ça, c'était mieux. Une amitié amoureuse. Une tendresse folle. Quand elle pleurait dans mes bras parce qu'un homme l'avait quittée, c'était plus fort que tout. J'ai vu défiler un cortège d'amoureux ! Et moi dans mon coin, je ne disais rien... J'attendais, je me mettais au piano, je veillais. Faux de dire que certains se sont servi d'elle comme tremplin. On était pris par la passion Piaf. Ceux qui l'approchaient l'aimaient. Les flambées étaient vibrantes et ardentes. On a gardé d'elle l'image d'une ombre noire, petite silhouette brûlée sous un projecteur. Non, elle était drôle, toujours en avance d'une blague qui décoiffe, souvent caustique, pas dupe des modes et du cinéma autour d'elle.

Loin d'être une mante religieuse, elle avait faim des autres et de l'enrichissement qu'ils lui offraient. Marcel Achard, Jean Cocteau, Marguerite Monnot, Michel Emer étaient de ses soirées parfois très culturelles. On écoutait du Beethoven par Furtwängler. On parlait littérature, art, philosophie. À Marcel Cerdan, elle donnait des livres, des disques : « Tu écouteras ça, tu me diras ce soir ce que tu en penses. » Elle avait ce côté maîtresse d'école. Elle voulait livrer ce qu'elle-même avait appris en partant de rien. J'ai quitté la roulotte quand André Pousse est parti. Il était un des compagnons d'Édith que j'aimais le plus. Certains me regardaient de haut. Ils étaient « les patrons » et nous considéraient, moi et quelques autres, comme des bouffons, des domestiques. Je l'ai admis pendant longtemps, pour Édith, parce qu'elle était comme ma sœur. Mais, un jour, j'ai voulu voler de mes propres ailes.



À 36 ans, c'est en vedette qu'il retourne dans le quartier de son enfance, rue de la Huchette à Paris. Ici dans la cour de son ancienne école.

■ «JE M'VOYAIS DÉJÀ»

C'est à Casablanca que ma carrière s'est jouée. À Paris, personne ne voulait m'engager. Bruno Coquatrix m'avait platement recalé. Mais là-bas, dans une tournée avec Florence Vêran et Richard Marsan baptisée «Les trois notes», j'ai fait un tabac. Résultat, à mon retour, j'ai été embauché au Moulin-Rouge. Beaucoup d'artistes chantaient déjà mes chansons. Mais avec ma voix et mon gabarit de jockey, Aznavour le chanteur avait du mal à se mettre en selle.

On m'appelait «l'enroué vers l'or». Je n'avais rien pour plaire. J'ai fini par me faire refaire le nez. Sur les conseils de Piaf. La face de ma carrière n'en a pas pour autant été changée. Les critiques m'assassinaient avec constance. Mais j'ai persévéré dans mon style. Il y avait quelque chose d'étrange dans la chanson de l'époque : elle était déconnectée de la réalité. Moi, je voulais retranscrire ce que je voyais, ce que je sentais, des émotions venues de l'intérieur, les souffrances, les petites complications de l'amour, ces tranches de vie dans lesquelles chacun se reconnaissait. Je suis fier d'avoir écrit «Après l'amour» en 1953. À l'époque, bien sûr, dans ma vie privée, j'avais des histoires, des aventures. Je me souviens que j'aimais de belles emmerdeuses, les femmes qui vous fouettent les sentiments. Je m'inspirais de certaines scènes, des mots qu'on dit quand on se prend et quand on se quitte.

■ «EMMENEZ-MOI AU BOUT DE LA TERRE»

Il a fallu que je devienne populaire à l'étranger pour que je prenne confiance en moi. Ce qu'on me contestait en France, je l'ai cherché ailleurs. J'ai fait ma campagne d'Amérique, ma campagne de Russie. J'ai enregistré en italien, en espagnol, en allemand. J'ai fait le tour du monde. J'avais besoin de me tester, de me rassurer et de conquérir aussi. J'avais peur que ça retombe. Et puis, ça a marché, ça a marché parce que je n'inventais rien. Parce que j'étais un chanteur sans imagination, en somme. Parce qu'à Moscou ou à Broadway, un homme est un homme, une femme est une femme. Au fond, j'ai mis vingt ans pour vraiment faire partie de la chanson française, alors que je n'ai jamais changé. Des chansons que j'ai écrites très tôt restent mes plus gros succès d'aujourd'hui : «Il faut savoir», par exemple, une de mes préférées, «Non, je n'ai rien oublié», «Emmenez-moi». Pourtant, celle qui s'est quasiment le plus vendue dans le monde est une chanson qui, paradoxalement, devait être un peu marginale. Vous vous souvenez : «Je suis un homo, comme ils disent...» Je l'ai écrite en 1972, parce que chaque fois qu'on parlait des «pédés» – comme on disait justement –, c'était pour s'en moquer. Quand mon texte a été prêt, j'ai voulu le faire écouter à quelques amis qui en étaient. Après la dernière note, il y a eu un silence. Un long silence. Et il y en a un qui m'a lancé : «Et qui va chanter ça ?» J'ai dit : «Moi.»

■ «MON ÉMOUVANT AMOUR»

Si je n'ai jamais changé de ligne dans ma carrière, l'homme que j'étais, lui, un beau jour, s'est transformé. Finies les sorties, les folies. En 1967, j'ai rencontré Ulla. Elle a comblé toutes mes failles, tous mes souhaits. Elle est devenue ma femme pour toujours. Une évidence. J'ai aimé sa discrétion, sa droiture, cette espèce d'éthique protestante si différente de chez nous. À Ulla, je n'ai pas écrit de chanson. C'est sans doute le plus beau cadeau que je lui ai fait. Avec elle, je vis, ça ne peut pas se conter. C'est plus fort. Autre chose. Rien qu'à nous. À une femme qui vous donne sa jeunesse, sa beauté, alors qu'on n'est plus tout frais, on a envie de tout donner. Alors on gomme ses travers, ses arêtes.

Au début, j'arrivais avec des paquets, des bijoux. Elle se moquait de moi. J'ai compris que, pour lui plaire, je n'avais qu'à être ce que je suis. Cet homme dont elle ignorait qu'il était une vedette quand, petite Suédoise débarquée à Paris, nous avons fait connaissance à une soirée. Alors pour moi, depuis, il y a le métier d'un côté ; ma femme et tous mes enfants, c'est autre chose. Chez nous, l'amour et la tendresse ne se prennent pas au sérieux. Rire, c'est rester jeune. Rire et se remettre en question. C'est pour ça que j'ai touché à tout. J'ai écrit pour les yé-yé, flirté avec le jazz. J'ai fait du cinéma, tourné dans des séries télé. Mon père disait toujours : «Une eau stagnante finit par sentir.» Moi, je ne veux pas stagner. L'ennui, la déprime, je ne connais pas. Et puis, il faut garder sa capacité de rébellion. Se laisser agresser par le monde. Je regrette de ne pas savoir écrire sur l'injustice, la misère, la vanité des puissants. C'est avec ces mots-là plus qu'avec des ritournelles que j'ai élevé mes enfants.

Et si j'arrêtais là pour le mot de la fin... Cela ferait un joli refrain. Mais c'en est un autre qui me vient en tête, celui d'une de mes chansons, un peu méconnue : l'histoire d'un couple qui se retrouve perdu, parce que le dernier enfant a quitté le nid. Je l'avais baptisée «À ma fille». Elle disait ceci : «Quand l'aube de ta vie ailleurs se lèvera, seul avec ta mère, nous aurons un peu froid.» Ma prémonition nostalgique n'était pas entièrement vraie. Quand Katia s'en ira, ma femme et moi, nous vivrons dans la joie d'avoir réussi à lui offrir, ainsi qu'à ses frères, l'indépendance et la liberté. Et nous danserons joue contre joue. Comme dans une autre de mes chansons. Si Ulla accepte de danser, bien sûr. ■



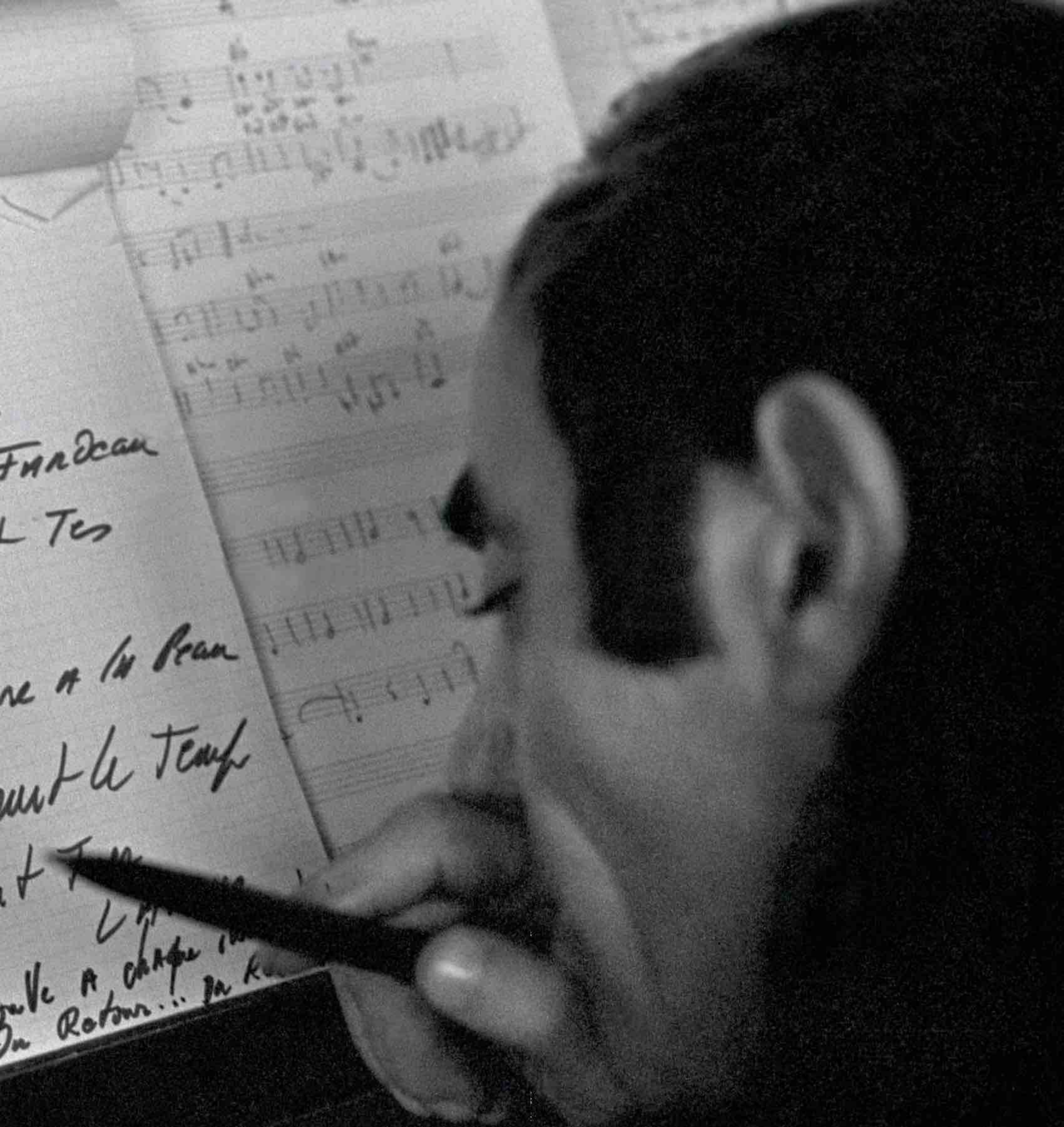
L'ARTISTE AUX MILLE CHANSONS

Le 4 février 1965, à Montfort-l'Amaury,
Charles Aznavour peaufine « Sur le chemin du retour ».

Photo CLAUDE AZOULAY

Pour Trouver ma Vie
et rompre le Temps
Avec mon chagrin Pour
Fuyant Ton Sourire et
20 Printemps
Qui meellent encore
Passe la Vie et M
Seul l'Amour Per
Mon Cœur Se Ti
Sur le chemin

L'ALCHIMISTE DE LA MÉLODIE



Francis

Les

re et la Beau

ment le Temps

et l'Amour

Le Temps
seule à chaque instant
en Retour... la K...

«La voix peut s'arrêter, l'envie aussi. L'écriture, non», dit-il souvent. Le certificat d'études pour tout diplômé, ce stakhanoviste se forge une culture seul ou presque. Balzac, Dumas, Hugo, Prévert, Céline ou Modiano, il dévore tout. Le soir, dans son lit, il compulse le dictionnaire, apprend le

russe ou le chinois. Mais la langue française reste son terrain de jeu favori. Ses rimes ciselées et son sens inné du swing, il les met au service de thèmes qui trouvent le chemin de nos cœurs: les amours perdues, la jeunesse enfuie... Chanteur de charme, Aznavour? «De caractère», nuance le poète.

UNE VIE À COMPOSER, ENCORE ET TOUJOURS

Piano, boulot, dodo. Son truc pour supporter dix-sept heures de labeur quotidien ? Une tasse de verveine de temps en temps. Chez lui à Saint-Tropez, en juin 1964.

Photo JACK GAROFALO





Même dans son refuge des Alpilles, à Mouriers, les vacances sont studieuses. La retraite ? Connais pas. « Je la prends tous les jours dès que j'arrête de travailler », plaisante-t-il. Juillet 2011.

Photo VIRGINIE CLAVIÈRES

« IL FAUT TOUT DIRE AU PUBLIC »

INTERVIEW JÉRÔME BÉGLÉ

Paris Match. Quelle était la nature de vos relations avec Édith Piaf ?

Charles Aznavour. Une amitié amoureuse. Je n'étais pas l'un de ces "yes men" qui tournaient autour d'elle. Un jour, alors que nous nous apprêtions à chanter à Marseille, je l'ai contrariée. Elle m'a privé de déplacement en me disant qu'elle partirait avec un autre "qui en plus avait de belles fesses". Là-bas, elle m'a téléphoné pour me dire que je lui manquais. Si je suis resté aussi longtemps proche d'elle, allant même jusqu'à habiter chez elle, c'est que je n'ai jamais été son amant.

Que lui devez-vous ?

Je lui dois mon nez, c'est elle qui m'a payé l'opération de chirurgie esthétique. Elle m'a offert mon premier voyage aux États-Unis et est un peu à l'origine de ma carrière là-bas.

Pourquoi la critique fut-elle si sévère avec vous ?

J'en ai souffert, bien que je l'aie nié toute ma vie. On disait que je chantais mal, que ma voix était mauvaise et que mes chansons étaient trop commerciales. Aujourd'hui, ma carrière à l'étranger est la plus belle d'un artiste français. En Angleterre, j'ai battu McCartney ; à Nashville, j'ai reçu le prix de la meilleure chanson country : pas un mot dans la presse. Cela ne m'a pas aigri.

Vous affirmez n'avoir jamais participé à des manifestations de soutien à la cause arménienne. C'est incompréhensible...

Ce sont mes racines, mais pas mon pays. Je suis un café crème, un mélange de deux éléments qu'il est impossible de dissocier. Je parle arménien couramment, mais ni mes parents ni mes grands-parents ne sont nés là-bas. Ma mère avait un passeport turc et moi je suis né à Paris. Tout cela ne fait pas un Arménien.

Avez-vous déjà eu la grosse tête ?

La grosse tête, non. Mais la folie des grandeurs, oui.

Quelle différence faites-vous ?

Un journaliste anglais était venu me voir à l'Olympia. Ma Rolls était garée devant le théâtre. Des gens s'étaient agglutinés autour d'elle. Je leur ai dit : "Entrez, visitez." C'est la folie des grandeurs. La grosse tête, c'est d'avoir les vitres teintées et des lunettes noires.

Ça, j'y ai toujours résisté. Jamais on ne me sert un thé chez moi sans que je dise merci.

Parlons de votre physique. Diriez-vous qu'il s'est amélioré avec le temps ?

Ah oui ! J'ai plus de cheveux et je me suis fait refaire le nez. Un jour, en racontant sur scène que je m'étais fait faire des implants, j'ai rencontré un énorme succès. On m'a adressé des milliers de lettres me demandant comment j'avais fait. Il faut tout dire au public. Aujourd'hui, j'entends moins bien. Comme j'aime beaucoup le théâtre, je m'installe dans les premiers rangs et n'hésite pas à mettre un appareil auditif pour ne rien rater de la représentation. La simplicité n'est jamais condamnable.

Y a-t-il des chansons de votre répertoire que vous ne pouvez plus chanter ?

Bien sûr. Dans ce cas, je les retire de mon tour de chant. En ce moment, c'est "Et pourtant" que je n'interprète plus. "Sur ma vie" a été bannie pendant quinze ans. On me la réclamait, mais je refusais. C'est un peu comme une veste que vous portez pendant trop longtemps.

Quel est votre secret pour écrire une bonne chanson ?

C'est exactement la même chose que pour un photographe. C'est une image. Elle vous a frappé, et comme une phrase ou un mot, vous essayez de la placer dans un ensemble qui s'appelle une chanson. Je m'efforce d'être à l'écoute de toutes les sensations et de tous les mots qui éclosent.

Quand allez-vous prendre votre retraite ?

Retraite ? Non. Mais lever le pied, c'est déjà fait. Je fais moins de scène. J'avais décidé de faire Bercy pour ma dernière scène parisienne. J'y ai renoncé. Gagner plus d'argent ? Je ne suis pas pauvre. Gagner du temps ? J'aime mieux le gagner sur ma vie.

Pensez-vous que la chanson française soit encore vivace ?

Elle existe autant aujourd'hui qu'hier. Mais si les radios ne pouvaient passer que des chansons anglo-saxonnes, elles le feraient. La chanson francophone n'est soutenue que par les Québécois. Ils ont décidé de faire passer sa part dans les médias locaux à 75 % contre 50 % auparavant. Personne n'a élevé la voix. ■



Juillet 1960. Devant le piano Steinway de ses débuts, qu'il a fait dorer et décorer dans le style rococo. Un instrument qui l'accompagnera pendant des décennies.

IL S'ÉTAIT VU...



**POUR SON
PUBLIC, IL
OCCUPE TOUT
L'ESPACE**

Sur la scène de l'Olympia, en janvier 1965. Le chanteur, dont on raillait naguère le manque de coffre et la silhouette adolescente, fascine l'auditoire partout où il se produit.

Photo **CLAUDE AZOULAY**



... EN HAUT DE L'AFFICHE

Dès le début des années 1960, il travaille à faire vibrer le mot qui compte, et surtout à trouver «le geste précis». Sa signature, c'est l'école Piaf: non pas chanter mais interpréter. Aznavour commence ses tours de chant en enfilant sa veste et en nouant sa cravate. Il entonne «Danse avec moi», dos à la salle, la main gauche posée sur l'épaule. Puis, avec des postures délicates, il mime le travesti de «Comme ils disent». Les figures de style d'un maître de la dramaturgie qui se voyait encore en concert en 2024, le jour de ses 100 ans.



LE PETIT HOMME HABITAIT LA SCÈNE COMME PERSONNE

À l'Olympia, en janvier 1963,
à 39 ans. Sa gestuelle brevetée
le hisse au sommet : onze rappels
le soir de la première !

Toujours l'âge des premières fois.
À 76 ans, en majesté au Palais
des Congrès, il enchaîne
les classiques qui ne vieillissent
pas. En octobre 2000, lors
de sa rentrée parisienne,
« la dernière », assure-t-il.





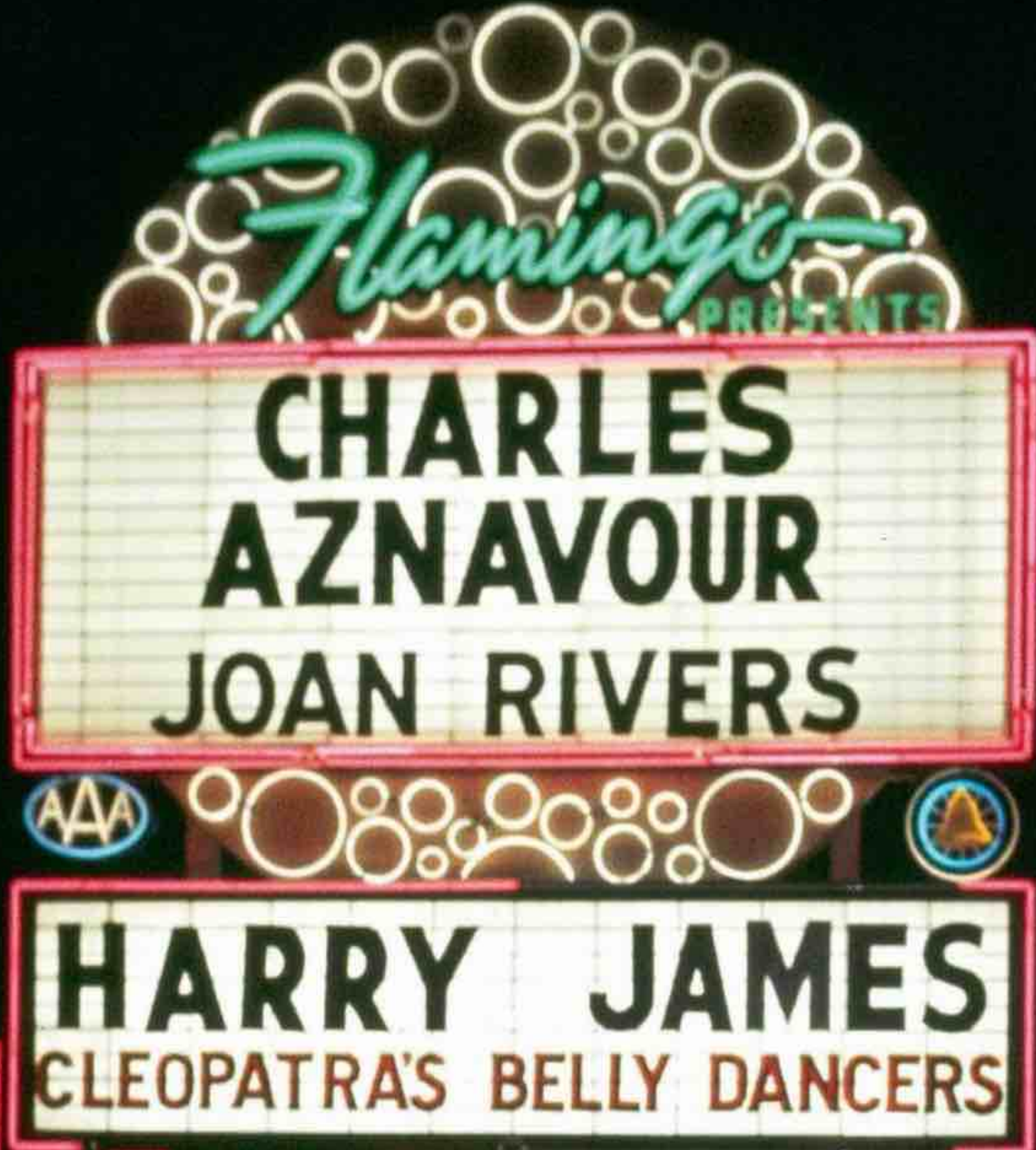
AZNAVOUR ET SA BANDE À LA CONQUÊTE DE L'OUEST

À New York, le 12 octobre 1964, avec, de g. à dr., le producteur Eddie Barclay, le compositeur Georges Garvarentz, son beau-frère, et l'attaché de presse Richard Balducci. L'année précédente, il est devenu le premier « french singer » à faire salle comble au Carnegie Hall. Sans rien renier de son identité : « C'est avec mes ingrédients français que je marche aux États-Unis. »

Photo PAUL SLADE



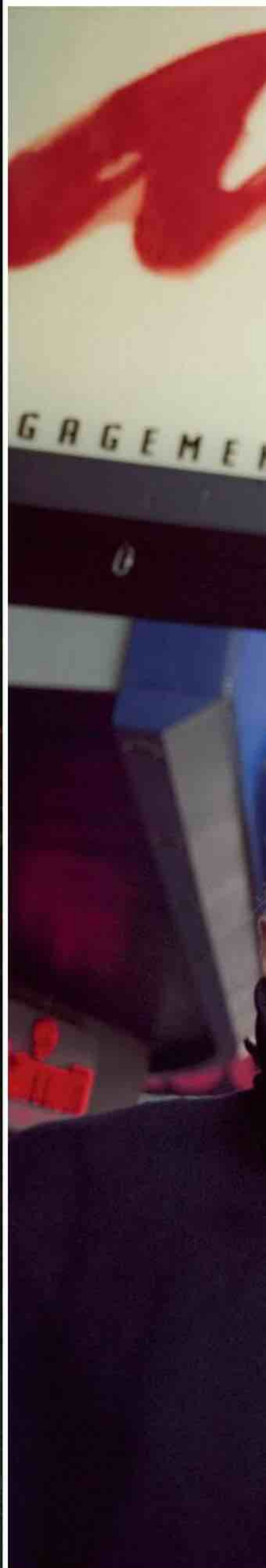




DE LAS VEGAS À NEW YORK, UN TRIOMPHE EN FAMILLE

« Un jour, j'aurai un building à moi », rêve Aznavour, au début des années 1960. Il décrochera bien plus : une étoile sur le célèbre Walk of Fame de Hollywood. Ici en 1967 avec Ulla, qu'il vient d'épouser à Las Vegas.

Photo CLAUDE AZOULAY





En novembre 1998, au Marquis Theatre, à Broadway, il chante à guichets fermés. Un triomphe qu'il partage avec sa fille Katia, choriste.





REFLETS EN COULISSES D'UNE VIE DE SALTIMBANQUE AUTOUR DU MONDE

Méditation sur le succès. S'il s'est fait refaire le nez (à l'instigation de Piaf) et a bénéficié d'implants capillaires, le monument de la chanson française est resté le même. Ici en 1987, à Dunkerque.

Photo **BRUNO BACHELET**



Au début des années 1960, il fume jusqu'à trois paquets par jour et ne néglige pas la boisson. « J'ai été déraisonnable », dit-il. À 47 ans, il arrête la cigarette et réduit drastiquement sa consommation d'alcool.



En février 1965, dans sa loge de l'Olympia. Son rituel immuable pour vaincre le trac avant d'entrer en scène ? Une petite partie d'échecs.

Au Palais des Congrès de Paris, en octobre 2007. Dans son attirail, très peu de maquillage (qu'il utilise rarement), mais un rasoir électrique et des pastilles pour la gorge.



« SUR SCÈNE, J'AI L'IMPRESSION DE ME DÉDOUBLER »

INTERVIEW PHILIPPE LABRO

Paris Match. 75 ans... Vous faites 10 ou 15 ans de moins.

Votre âge vous préoccupe-t-il ?

Charles Aznavour. L'âge ne m'a jamais obsédé. Je suis préoccupé comme tout le monde par l'idée de la mort, mais cela ne m'empêche pas de dormir. L'inconnu me fait un peu peur. On aimerait tellement être rassuré, se dire "bon, après la vie, il n'y a rien" ou "il y a quelque chose". On doit mieux se préparer à partir quand on sait où l'on va. Comme tout croyant qui n'est pas pratiquant, donc qui souvent oublie sa foi et y revient dans les mauvais moments, je pense qu'il est impossible qu'il n'y ait rien. Je ne sais plus qui avait dit : "Cette horloge ne peut pas marcher sans horloger."

"Le temps qui passe" : cette notion traverse presque toutes vos chansons. Mais, dans le monde moderne, le temps a changé. La technologie, les transports... nous vivons un temps plus compressé. Comment le ressentez-vous ?

J'ai toujours été un homme pressé et un homme lent. J'ai hâte de terminer mon travail et, en même temps, je suis lent. On s'arrête de vivre pour écrire. On vit dedans, des mots tournent dans la tête. C'est dévorant. Mais c'est ce que je préfère dans mon métier.

À 75 ans, éprouvez-vous toujours du plaisir à être sur scène ?

Oui. D'ailleurs, c'est curieux, chaque fois que je songe qu'à mon âge il faut arrêter la scène, je ne le peux pas. C'est physique ! On oublie tout quand on est sur scène. J'ai une manière particulière de vivre un tour de chant. J'ai l'impression de me dédoubler, de me voir chanter. Je sais ce que je fais, je me vois le faire.

Quand on vous regarde, on a une sensation de travail qui va, non pas vers la perfection, mais qui est presque maniaque.

Je suis maniaque ! Cela a d'ailleurs un jour provoqué un scandale. Le seul de ma vie. Je l'ai regretté. Une spectatrice avait déposé un disque. Sans doute pour que je le lui signe. Je ne supporte pas cela. C'est impossible. Pendant que je chante, rien ne doit détourner mon attention. C'est pour cela que je suis en noir !

Expliquez-moi.

On ne doit voir que ce que je fais et rien d'autre. J'ai connu l'époque du costume flamboyant, mais plus je pensais à ce que

je faisais, plus j'ai simplifié.

Vous avez appris à travers Piaf. Et qui d'autre ?

Chevalier, Piaf, Trenet, ce sont mes trois modèles.

Et pour l'écriture ? Vous avez rencontré Cocteau en même temps que Piaf ?

Non, un peu après. Je le voyais souvent se retirer dans son bureau, et il m'a dit quelque chose que j'ai retenu : "Tous les jours, je travaille." Travailler chaque jour, ces gens m'ont appris cela.

Avec le recul, quelle influence compte le plus pour vous ?

Avant tout, celles de mon père et de ma mère. Nous n'avions qu'eux, ma sœur et moi. Ma mère était actrice, mon père chanteur. Cela m'aide. Mon père adorait la musique. Il achetait des disques de Carlos Gardel, du jazz, des 78-tours, on les écoutait à la maison. Il y a eu des larmes chez nous, beaucoup. Ma mère a toujours pleuré sa famille. Elle a perdu son père, sa mère, ses grands-parents. Mon héritage prend son sens dans les massacres en Arménie, l'errance, l'immigration. Toute ma vie, lors de mes voyages, j'espérais retrouver quelqu'un de la famille de ma mère. Maintenant que je n'ai plus mes parents, je ne le souhaite plus. Cela me ferait très mal de faire cette rencontre et de ne pas pouvoir la partager avec ma mère.

Quel genre de père êtes-vous ?

Je suis assez possessif avec mes enfants. Ma femme me calme. J'ai peur qu'ils manquent de quelque chose. S'ils prennent l'avion, je suis inquiet. Je suis toujours inquiet pour eux.

Vous avez souvent chanté "Mes amours, mes emmerdes".

Y pensez-vous ?

J'ai éliminé de ma tête mes amours d'autrefois. Il ne me viendrait pas à l'idée de dire à la maison une chose à propos de mes anciennes amies. Je me suis marié trois fois. Je dis toujours : la première fois, j'étais trop jeune ; la deuxième fois, j'ai fait une erreur ; la troisième fois était la bonne.

Cela signifie quand même, comme dans toute vie, du malheur. On souffre et on fait souffrir.

Mais on écrit ! On se dégage de tout par l'écriture. Souvent, nous écrivons des choses gaies pour conjurer nos malheurs. J'ai écrit la chanson "Il faut savoir" après une rupture. D'avoir écrit une bonne chanson me délivre. C'est plus de l'égoïsme que du narcissisme. Je ne suis pas narcissique, je crois que l'artiste doit être égoïste. S'il ne l'est pas, il ne peut pas produire de la même manière.

Êtes-vous autoritaire dans votre travail ?

Non. Quand j'arrive en répétition, je fais rire mes musiciens, mes collaborateurs. J'ai toujours une histoire, un truc à leur raconter. Je préfère passer deux heures de plus en répétition, car si eux sont à l'aise, nous le serons tous. Si je parle d'égoïsme, c'est parce qu'un tour de chant est une chose importante. Je sais que des gens font des sacrifices pour venir me voir. Ils quittent leur travail, vont se changer, ils prennent un taxi, ils achètent leur place. Tout cela a coûté de l'argent. Si vous dites : "Ce soir, je suis fatigué", c'est une faute. Le public, on ne lui rembourse pas son effort, son désir, on ne lui rembourse que ses places. Souvent, je dis à ceux qui m'entourent : "Vous n'aimeriez pas que votre chirurgien soit un amateur ?"

Quand vous êtes malade en scène, la maladie disparaît-elle pendant que vous chantez ?

Totalement, et je ne suis pas le seul à éprouver cela. Tout artiste sur scène s'oublie. À une époque, j'avais des migraines énormes. J'arrivais sur scène et, au bout de la deuxième chanson, je n'en avais plus ! C'est un merveilleux métier. Il ne faut pas le prendre à la facilité. Tous ceux qui ont duré sont des gens qui ont vraiment travaillé. Et c'est parce que j'ai beaucoup travaillé que j'ai pu, peu à peu, faire autre chose. Aider. Tout être qui a réussi doit faire quelque chose pour les autres. C'est une question de morale. Quand un jeune me dit : "À quelle œuvre je peux me consacrer ?" Je lui réponds : "Fais ta carrière d'abord pour être assez fort et ensuite servir une œuvre."

Vous avez parlé de "morale".

La notion du bien et du mal est importante pour moi. On devrait tous avoir une religion, quelle qu'elle soit, et surtout il ne faut pas qu'il y ait une seule religion. Une seule religion, c'est une dictature qui s'installe. J'ai lu le Coran autant que j'ai lu la Bible. Le Coran n'a rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui. Il y a les fous du Coran, mais il y en a aussi chez les catholiques, les juifs, les protestants, et tous les autres. Les religions donnent des leçons, peuvent donner un but. Quand un enfant a un but, il a gagné... Cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas faire des bêtises, des folies, qu'on ne peut pas s'écarter. Moi, jusqu'à l'âge de 40 ans, j'ai vécu une vie de bâton de chaise, de vagabond...

Vous avez beaucoup "déconné" ?

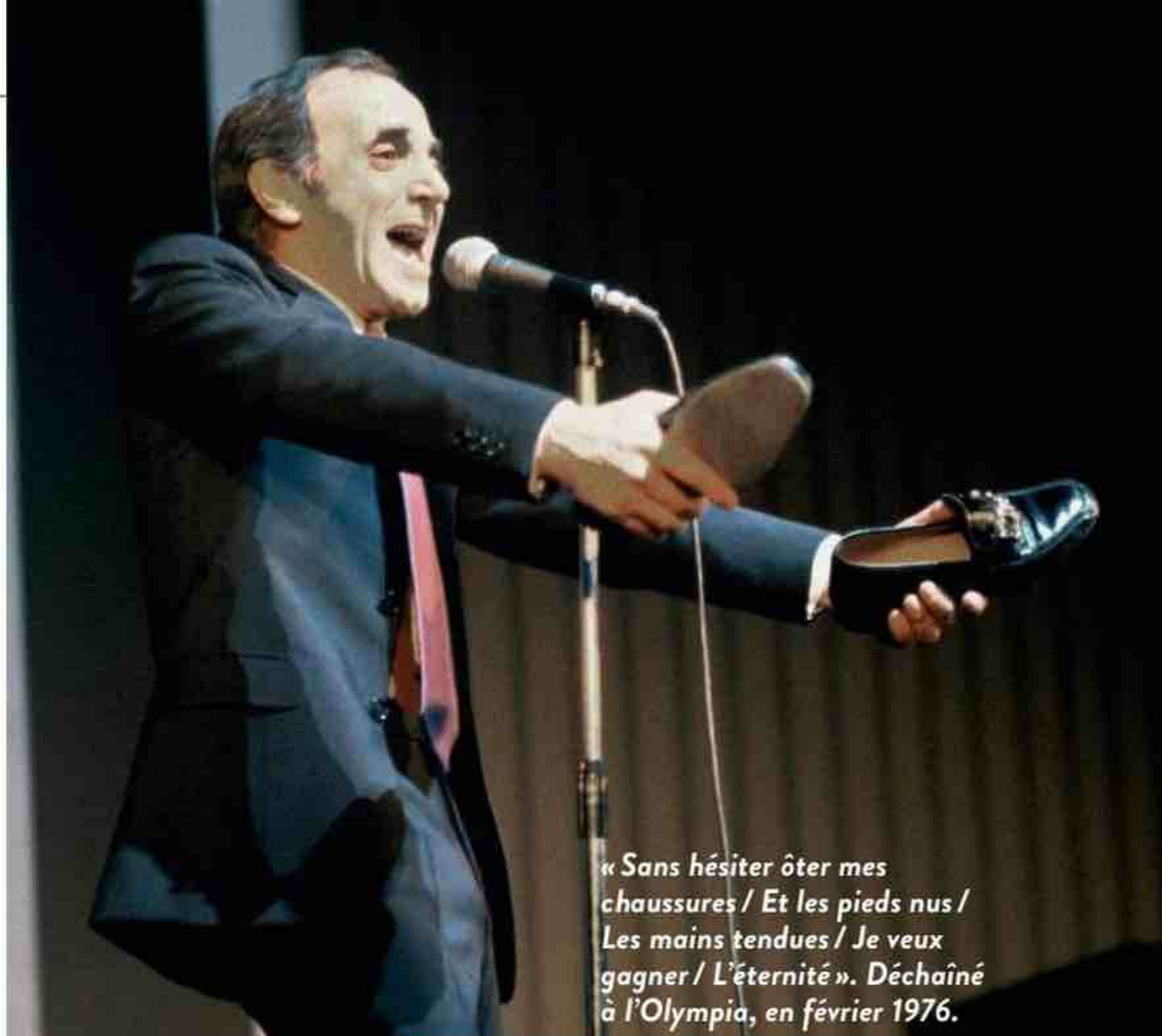
J'ai bu et j'ai fumé, pas de la drogue, mais j'ai fumé comme un fou. À 47 ans, j'ai décidé de moins boire, que du vin. Avant, je buvais du scotch. Maintenant, je ne pourrais pas en avaler un seul ! J'avais décidé d'arrêter de fumer à 50 ans. C'était le défi, se dire : "C'est un obstacle, je le franchirai." Mais c'est dur, plus que d'arrêter de boire. Je fumais depuis l'âge de 12, 14 ans.

Êtes-vous guéri, maintenant ?

Il paraît. Je fais un check-up tous les ans qui me dit mon âge.

Le sentez-vous, cet âge, ou n'en avez-vous rien à faire ?

On le sent le matin ! Ensuite, ça va. Vous savez ce qu'on dit : "Quand on se réveille le matin après 50 ans et qu'on n'a mal nulle part, c'est qu'on est mort !" Moi, je me réveille bien si j'ai appris quelque chose la veille. J'ai besoin d'avoir fait travailler mon cerveau, d'avoir œuvré sur un texte, des pensées, un scénario, en anglais, en italien, sur des chansons. La nuit dernière – je suis actuellement



« Sans hésiter ôter mes chaussures / Et les pieds nus / Les mains tendues / Je veux gagner / L'éternité ». Déchaîné à l'Olympia, en février 1976.

en tournage –, je savais que je ne tournais pas le dimanche, je me suis dit : "C'est samedi, ce n'est pas la peine que j'apprenne quelque chose !" J'ai eu tort ! Cela m'a provoqué une insomnie.

Quel est votre défaut principal ? Celui que vous n'avez jamais réussi à corriger ?

L'instabilité. Je bouge tout le temps. J'ai peur du lendemain et je ne peux pas m'empêcher de dépenser. Chez moi, il n'y a pas de budget. Mais je suis contradictoire. Si on n'éteint pas l'électricité, je morigène. Les enfants se moquent alors de moi : "Avec tout l'argent que tu dépenses, deux heures d'électricité, ce n'est rien !" L'eau... Je deviens fou quand l'eau coule d'un robinet. On va manquer d'eau dans quelques années, alors...

C'est la peur du manque ?

Non, c'est général. On jette, on gaspille, on détruit de plus en plus. S'il n'y a pas une prise de conscience, je vois la Terre en très mauvais état. Ce n'est pas en mettant trois conteneurs dans la rue avec les bouteilles d'un côté et les papiers de l'autre qu'on résout les problèmes. Il y a une carence de responsabilités. Le problème, c'est que les parents sont jeunes aujourd'hui, jeunes très tard. Ils sont parents-copains. Moi, je ne suis pas parent-copain. Je suis très proche de mes enfants, mais il y a une limite, difficile à évaluer, qu'ils ne dépasseront jamais.

Quelle est cette limite ?

C'est une question de respect. C'est un mot qui s'oublie.

Quelle est votre plus belle chanson ?

Précisément, celle qui s'appelle "Sa jeunesse". "Lorsque l'on tient, entre ses mains, cette richesse..." Je l'ai écrite à 18 ans, mais je ne l'ai chantée que bien plus tard.

Comment écrit-on une chanson d'une telle maturité à 18 ans ?

J'étais bien plus vieux quand j'étais jeune ! Quand on doit rapporter du pain tous les jours à la maison, quand les parents s'impliquent dans la Résistance, le danger, on vieillit vite. Quand la mémoire du grand massacre d'Arménie pèse sur votre enfance, on n'est plus jeune. C'est après que j'ai rajeuni. Avec la réussite. C'est aujourd'hui que je suis jeune. ■

DES LOOKS PAS TOUJOURS



1



2



3

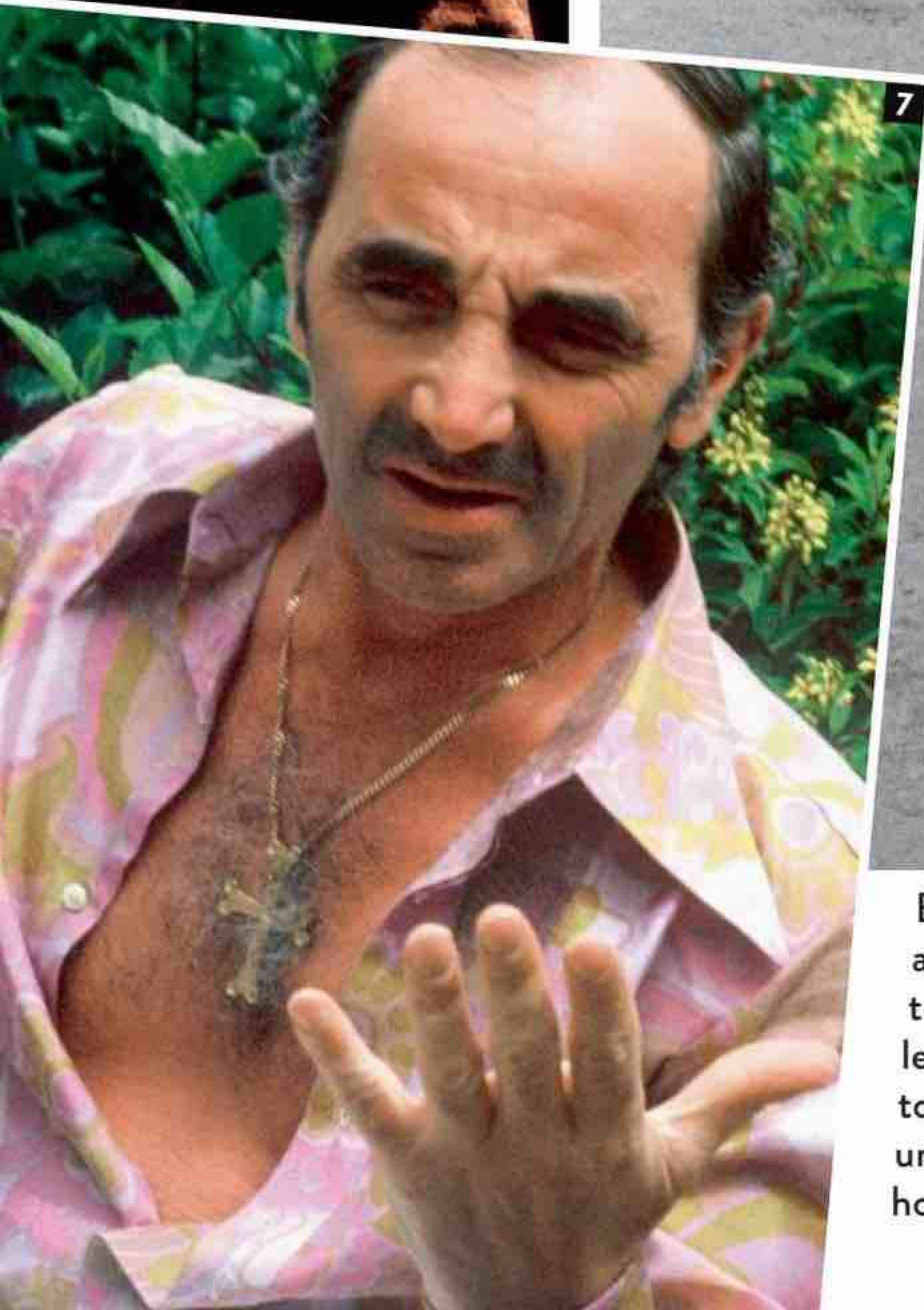


4

EN MODE, IL NE SE REFUSAIT AUCUN PLAISIR

1. Une bête de scène en fourrure. Shopping à Saint-Moritz, en Suisse, en 1971.
2. Tendance disco, en 1973. 3. Un péché mignon nommé vison, en janvier 1976.
4. Charles Aznavour et Enrico Macias: deux dandys à New York, en 1971. 5. Le prince du velours côtelé, en 1974. 6. Il a aussi un faible pour les vestes à ramages, en 1970.
7. Bien avant les rappeurs, il ne cache pas un côté bling-bling. En 1975, à Caracas.
8. Veste léopard pour silhouette féline. Avec sa muse, Claude Carol, en janvier 1962.

FORMI, FORMI... FORMIDABLES



En matière de langue française, il était un orfèvre du style. Le bon goût fait artiste. En matière de garde-robe, en revanche... Crooner, rockeur, chanteur bohème, ce transformiste a traversé les époques en assumant toutes les audaces vestimentaires. Sans échapper parfois au fashion faux pas. Mais toujours en s'entourant des meilleurs: du jeune couturier Ted Lapidus, devenu un ami, à Francesco Smalto, tailleur de ses costumes de scène à qui il rendait hommage au début de ses tours de chant. Plongée dans un dressing de légende.

L'HOMME D'UN CLAN

Avec l'argent de ses premiers succès, il leur a acheté des maisons. Pour leur rendre au centuple les traditions et la passion qu'ils lui ont transmises. Les parents de Charles ont durement gagné leur pain à Paris, sa mère comme couturière et son père comme restaurateur. Ce sont aussi de grands résistants qui, de 1941 à 1943, cachèrent le couple Manouchian. Devenu une vedette, Charles va s'assurer que plus jamais aucun des siens ne connaisse l'insécurité et l'indigence. À ses six enfants, il offrira sa plus belle leçon de vie: aucun rêve n'est trop grand, et c'est encore plus beau d'en profiter ensemble.





À LA TABLE DES SOUVENIRS

À Mougins, près de Grasse, le chanteur a installé sa famille dans un mas aux nombreuses dépendances. De g. à dr. : sa sœur aînée, Aïda, Micha, son père, sa fille, Seda, 14 ans, et Knar, sa mère. En 1962.

Photo IZIS



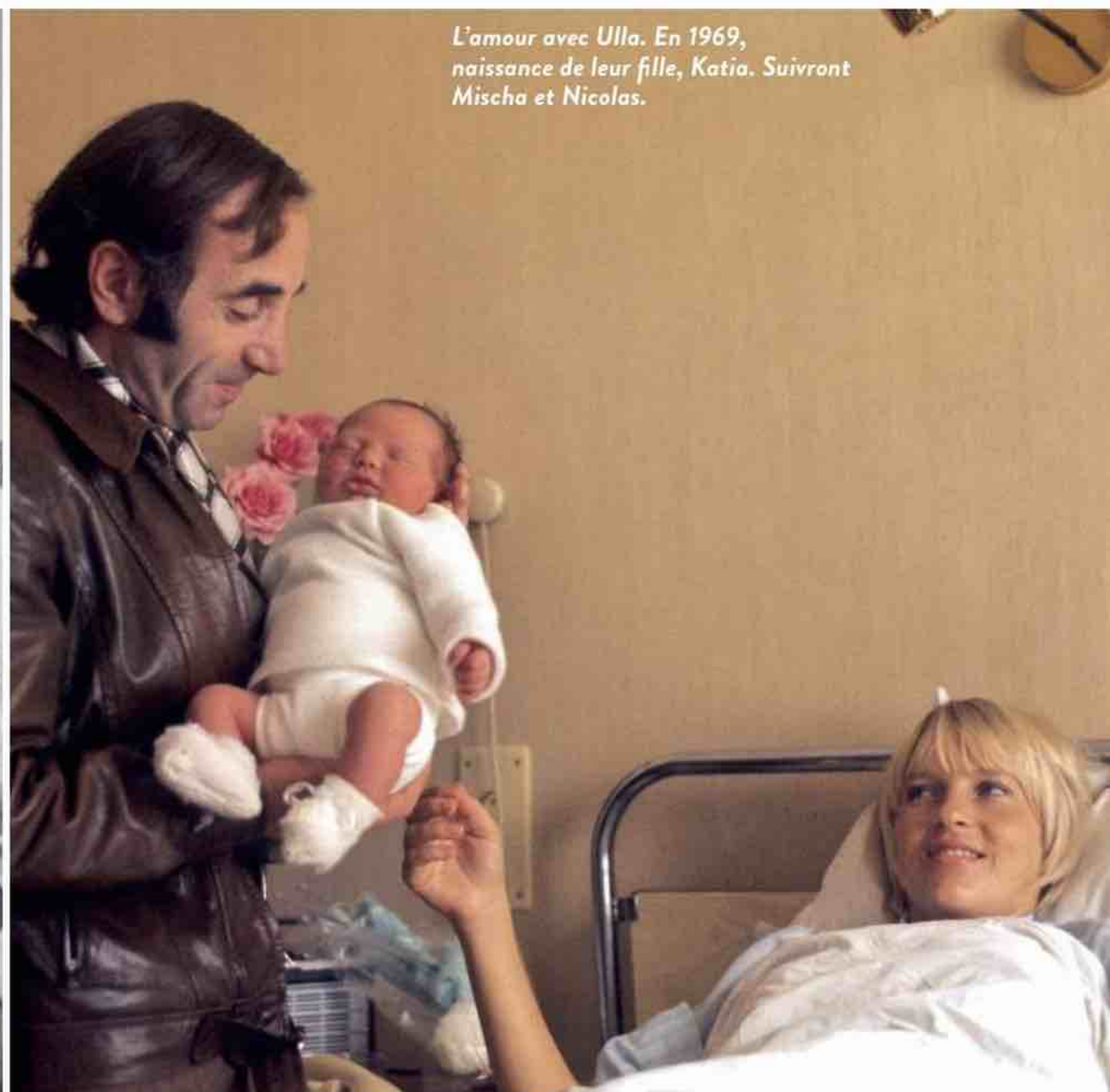
LA MAMMA, C'EST ELLE

« Tout de même, tu es revenu. Il y a quarante ans que je t'attends. » Mme Aznavourian n'a jamais quitté l'Arménie. En 1923, Micha, son fils, se réfugie à Paris avec sa jeune épouse. Quand son petit-fils la serre pour la première fois dans ses bras, à Erevan en 1964, Babu a 92 ans.

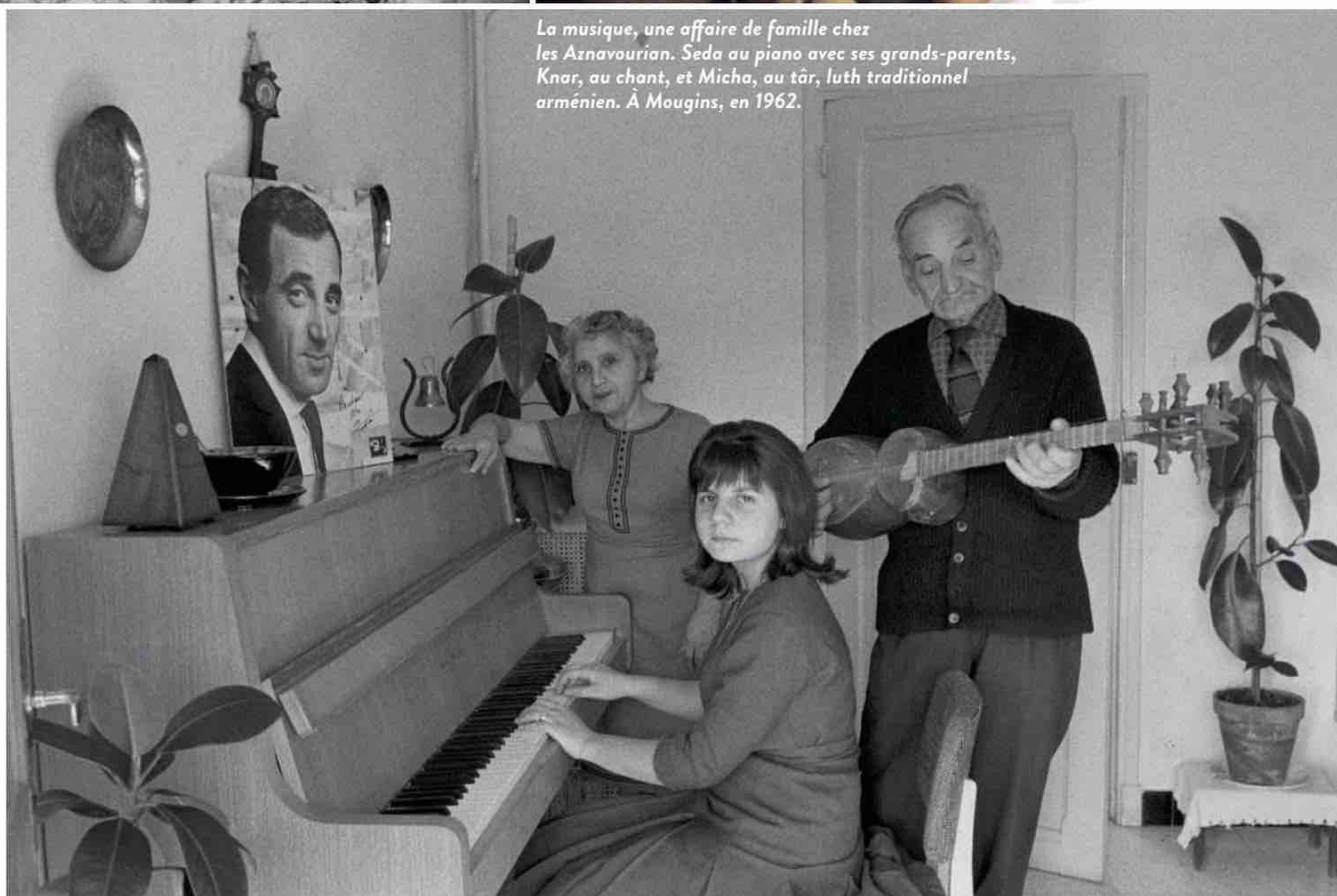
Les raisins de la tendresse avec sa fille Patricia, dite Seda, 13 ans, née de son premier mariage avec Micheline Rugel Fromentin, avec qui il aura un autre fils, Charles. Chez lui à Mougins, en 1960.

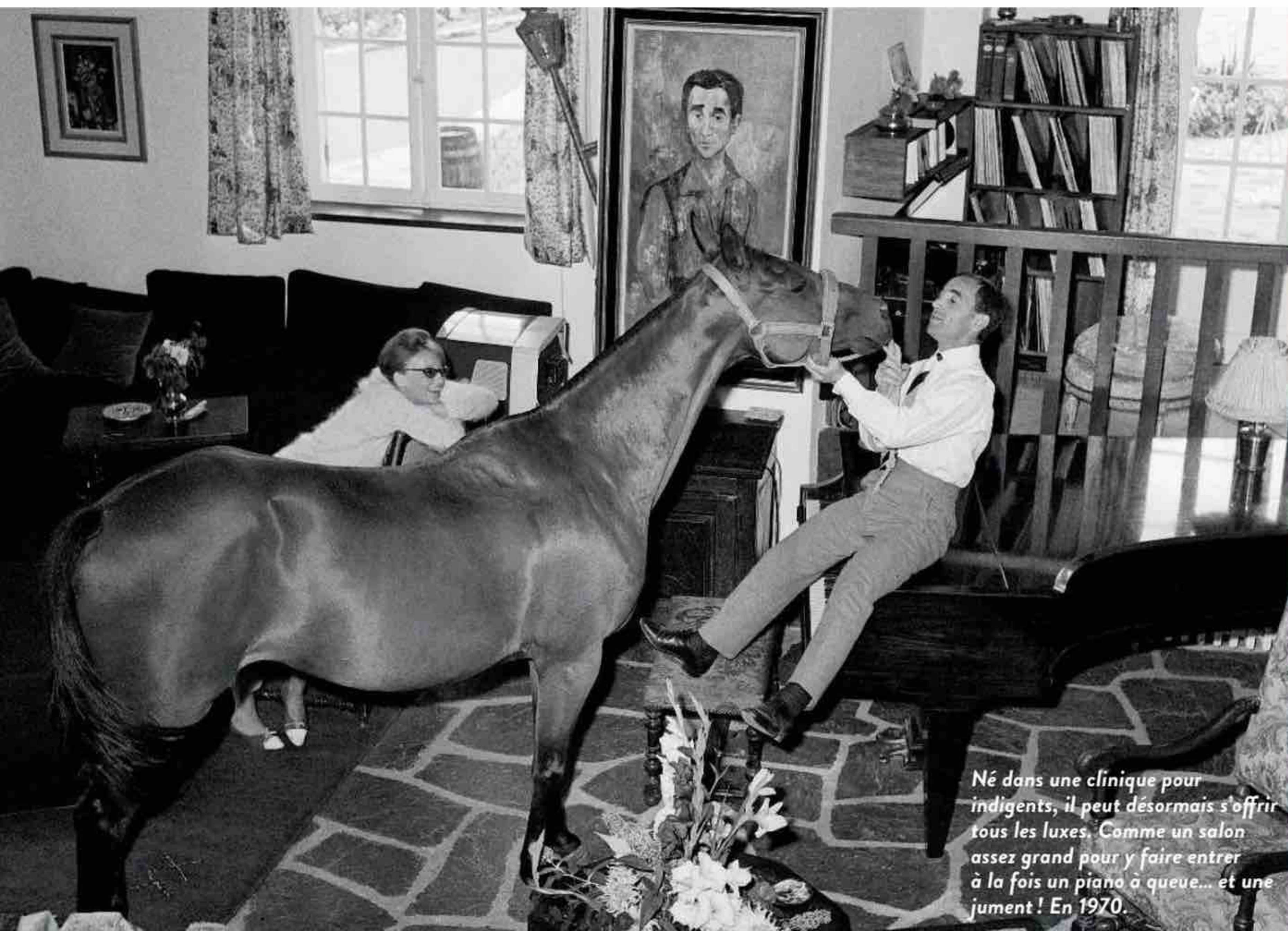


L'amour avec Ulla. En 1969, naissance de leur fille, Katia. Suivront Mischa et Nicolas.

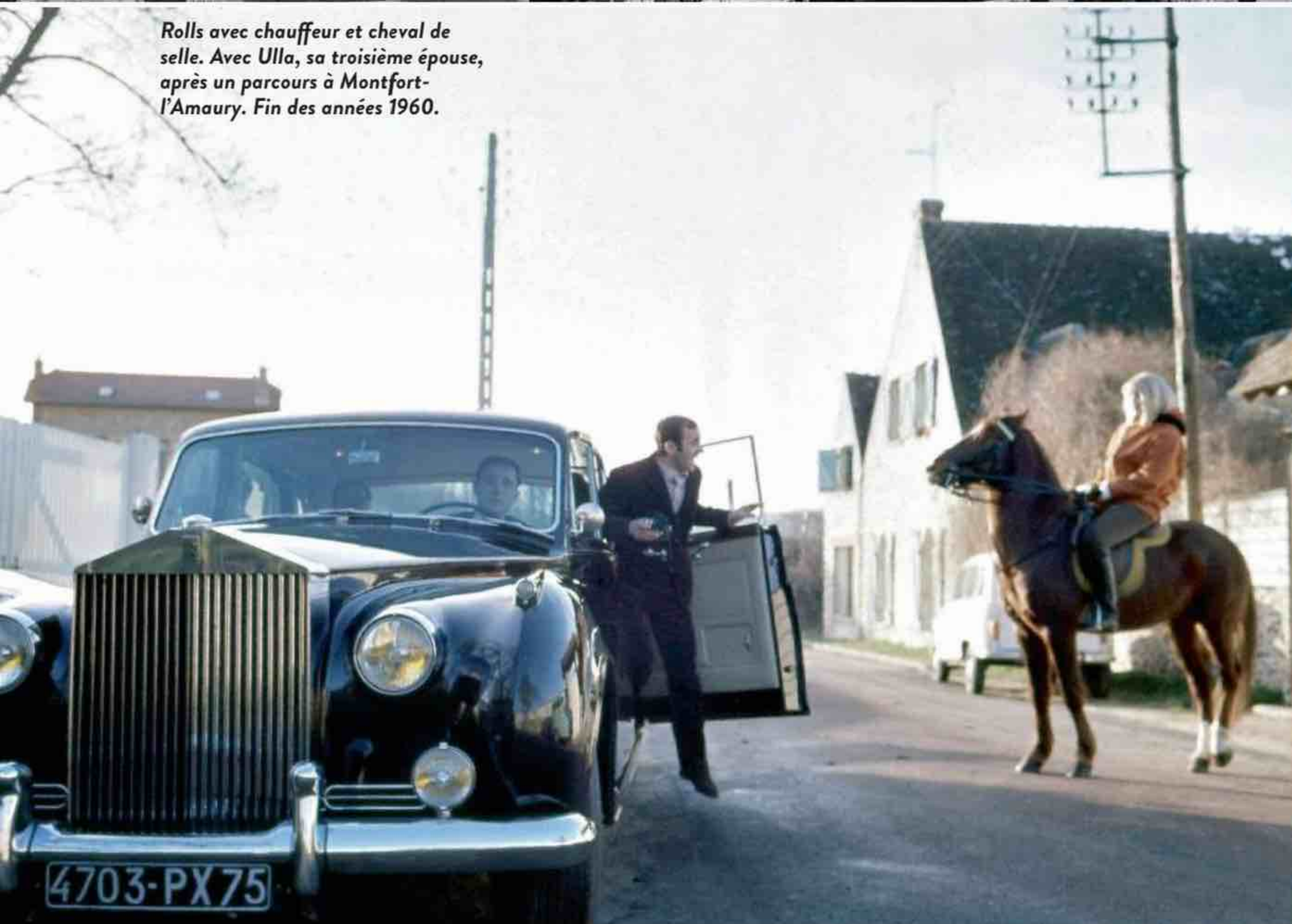


La musique, une affaire de famille chez les Aznavourian. Seda au piano avec ses grands-parents, Knar, au chant, et Micha, au târ, luth traditionnel arménien. À Mougins, en 1962.





Né dans une clinique pour indigents, il peut désormais s'offrir tous les luxes. Comme un salon assez grand pour y faire entrer à la fois un piano à queue... et une jument ! En 1970.



Rolls avec chauffeur et cheval de selle. Avec Ulla, sa troisième épouse, après un parcours à Montfort-l'Amaury. Fin des années 1960.



LA FOLIE DES GRANDEURS, POUR L'AMOUR DES SIENS

*Avec Ulla, à qui il est alors fiancé,
sur le pont de leur yacht ancré dans la baie
de Cannes, en juin 1966.*

Photo FRANÇOIS PAGÈS



UNE VIE DE BOHÈME MAIS DANS DES PLIS DE VELOURS

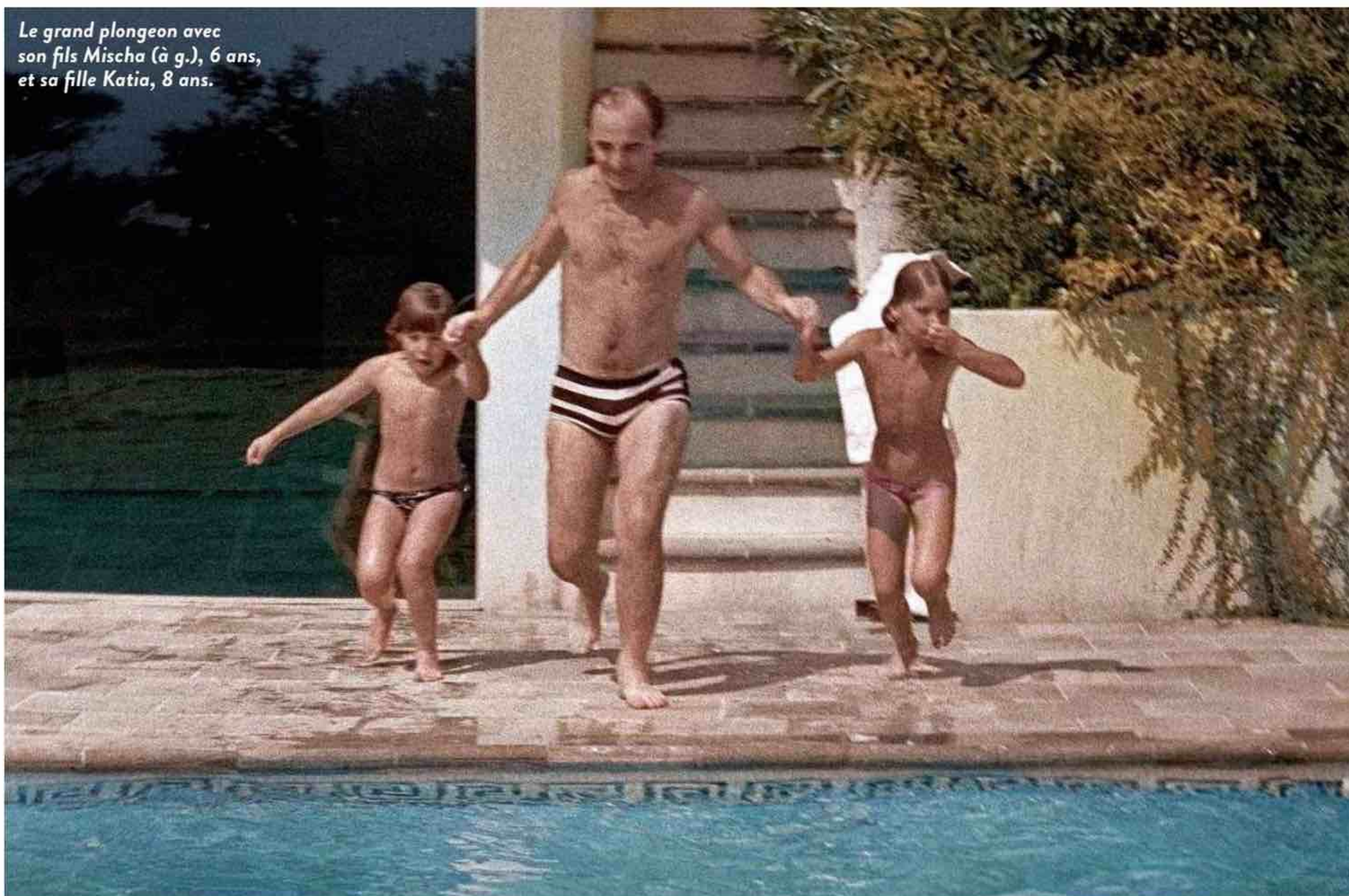
À Ulla Thorsell, pour qui il vient d'avoir un coup de foudre, il ouvre les portes de son palais rempli de souvenirs : sa maison de Montfort-l'Amaury, dans les Yvelines. En 1966.

Photo CLAUDE AZOULAY

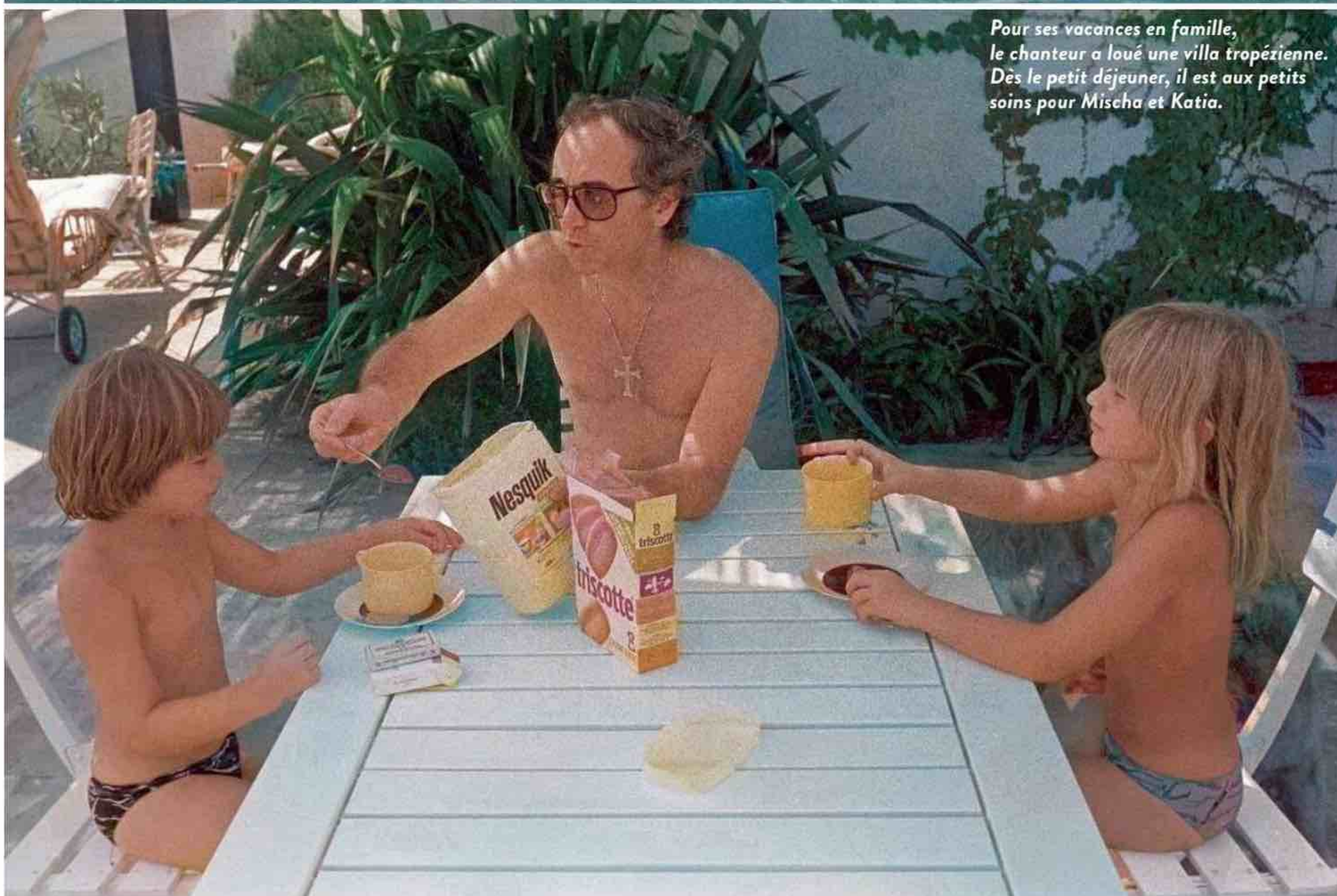




Le grand plongeon avec son fils Mischa (à g.), 6 ans, et sa fille Katia, 8 ans.



Pour ses vacances en famille, le chanteur a loué une villa tropézienne. Dès le petit déjeuner, il est aux petits soins pour Mischa et Katia.



MOURIR D'AIMER... SES ENFANTS

Août 1977, à Saint-Tropez. Après les tournées et les mois passés sur les routes, il veut se consacrer entièrement à ses enfants. L'année précédente, Charles a connu l'un de ses plus grands chagrins : son fils Patrick, né d'une relation avec une danseuse de cabaret, est mort à 25 ans d'une overdose.

Photos **CLAUDE AZOULAY**





SA PLUS BELLE MÉLODIE : LE BONHEUR EN FAMILLE

Les enfants ont grandi, le clan est toujours aussi soudé. Petit déjeuner avec Mischa, Katia et Ulla à l'hôtel Trianon Palace de Versailles, en 1999.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH







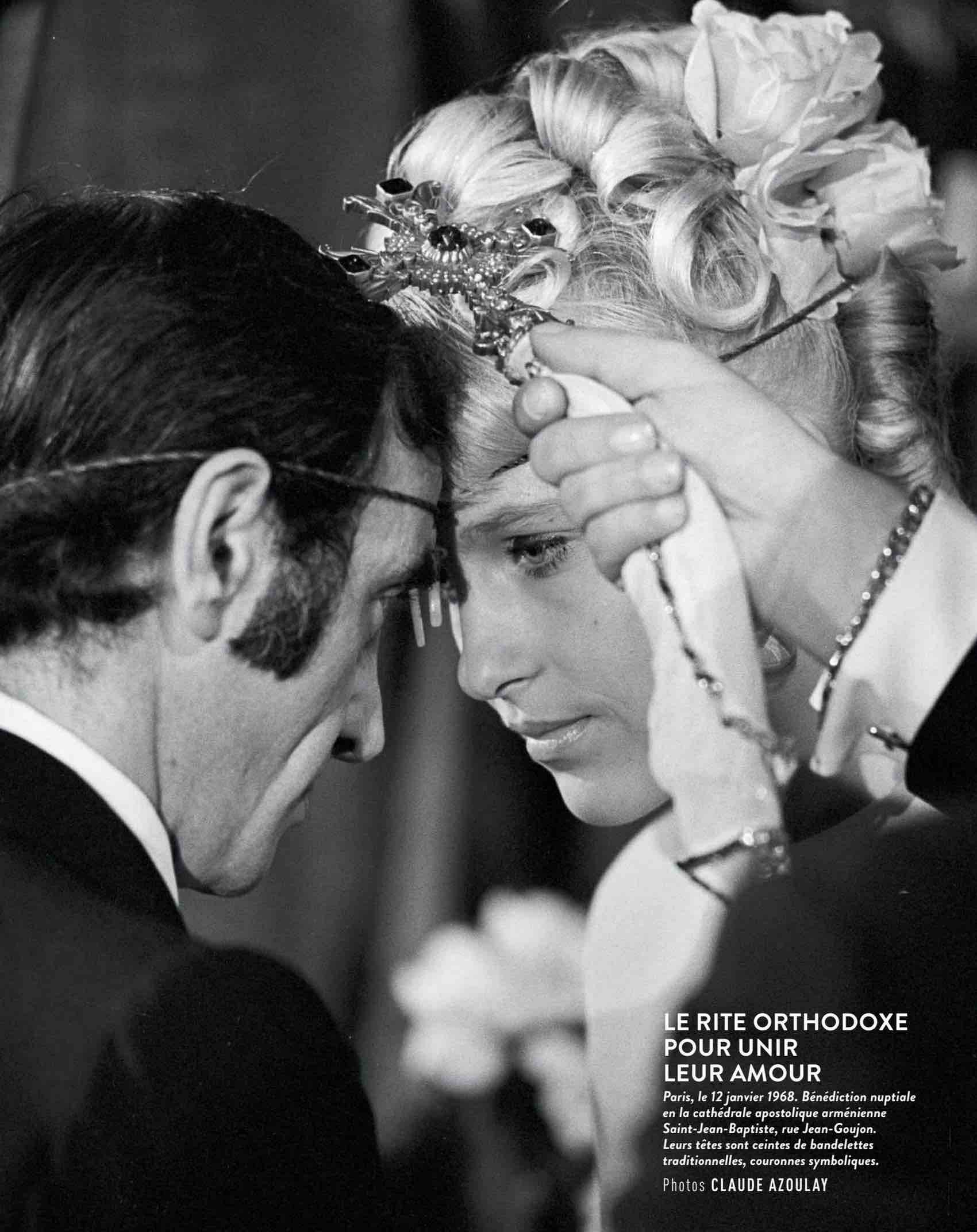
**« JE T'AI JURÉ
DE T'AIMER JUSQU'AU
DERNIER JOUR
DE MES JOURS »**

En juillet 1966, à Cannes, à bord de son bateau. Ils se sont rencontrés deux ans plus tôt dans une boîte de nuit parisienne. « Je l'ai trouvé très sûr de lui, racontera-t-elle à Paris Match. Cela m'a un peu agacée mais attirée aussi. »

Photo **FRANÇOIS PAGÈS**

ULLA, À TOUT JAMAIS

Avec sa belle Suédoise, il va naviguer plus de cinq décennies. Pourtant, rien n'était écrit. Quand ils se rencontrent, Aznavour a 40 ans, elle, 23 ans. Ulla Thorsell étudie le français à Paris. Il est une immense star mais son nom ne dit rien à cette beauté venue du froid, aussi calme que timide. Échaudé par l'échec de deux précédentes unions, Charles hésite, puis se décide à mettre un genou à terre. À ses yeux, elle restera « la femme idéale » : « Toutes celles que j'ai connues avant ont essayé de me changer. Ulla m'accepte tel que je suis. »



**LE RITE ORTHODOXE
POUR UNIR
LEUR AMOUR**

*Paris, le 12 janvier 1968. Bénédiction nuptiale
en la cathédrale apostolique arménienne
Saint-Jean-Baptiste, rue Jean-Goujon.
Leurs têtes sont ceintes de bandelettes
traditionnelles, couronnes symboliques.*

Photos **CLAUDE AZOULAY**

Un an plus tôt jour pour jour, ils s'étaient unis civilement à Las Vegas. Des noces aussi glamour que soudaines. Mais Ulla a pris soin d'offrir à Charles une médaille d'or portant l'inscription « pour toujours » en suédois.



Après la cérémonie, festa à l'hôtel Flamingo de Las Vegas avec quelques amis et leurs témoins : ceux de Charles, son beau-frère Georges Garvarentz et le chanteur Sammy Davis Jr., et ceux d'Ulla, Petula Clark et Aida, la sœur d'Aznavour.

Ulla Aznavour

« JE SUIS L'EXACT CONTRAIRE DES ÉPOUSES D'ARTISTES QUE JE CONNAIS »

INTERVIEW GISELE GALANTE

Paris Match. Charles m'a dit que vous étiez la femme idéale pour un artiste...

Ulla Thorsell. La femme idéale peut-être pour lui... Pas pour un autre. Je ne me mêle de rien, je ne lui donne aucune directive, aucun conseil. J'ai épousé un homme, pas un chanteur. Charles ne me fait partager ni les soucis ni les joies de son métier. Selon lui, c'est une des raisons pour lesquelles nous sommes toujours unis après vingt et un ans de vie commune.

Où l'avez-vous rencontré ?

À Paris. J'étais venue ici pour apprendre le français. C'est une amie finlandaise qui me l'a présenté.

Que saviez-vous de lui ?

Je savais qu'il était chanteur, mais je ne connaissais aucune de ses chansons.

Vous souvenez-vous de ses premiers mots ?

Non. Je n'ai pas eu le coup de foudre. Il a dû me courtoiser pendant longtemps. J'avais peur. Il était plus âgé que moi, et le milieu dans lequel il évoluait m'était étranger. Je suis suédoise, je viens d'une famille bourgeoise, protestante, mon père est un homme d'affaires. Bref, tout nous séparait. Au début, nous n'avions rien à nous dire. Nous avons vécu deux ans ensemble avant de nous marier.

N'avez-vous pas eu le sentiment de perdre votre identité en devenant son épouse ?

Je suis une femme sans ambition. Mon seul rêve était de me marier et d'avoir des enfants. Je n'ai jamais souhaité travailler, faire carrière. Je connais beaucoup de femmes de mon âge qui sont aigries parce qu'elles ont le sentiment de s'être sacrifiées pour leur mari. Ce n'est pas mon cas : Charles et mes enfants suffisent à mon bonheur.

Charles était déjà célèbre lorsque vous l'avez rencontré. Pensez-vous que votre union aurait été aussi durable, aussi parfaite si vous l'aviez connu avant ?

Non, sûrement pas. Charles n'avait plus rien à prouver. Il était arrivé à un âge où il avait besoin d'un équilibre familial. Je suis

moi-même quelqu'un d'équilibré. J'ai les pieds sur terre. J'aime la nature, je n'aime pas les plaisirs superficiels. Je suis l'exact contraire des épouses d'artistes que je connais.

Que vous a apporté Charles ?

Il est à la fois gai, plein d'humour et sérieux. Discipliné, responsable... Et très enfantin. Comme son père. Il n'a jamais grandi. Charles dit toujours qu'un artiste ne doit pas vieillir. Selon lui, ceux qui vont le plus loin sont ceux qui conservent le regard et le vocabulaire de l'enfance. Charles se décrit comme un gamin de 63 ans. D'esprit, il est beaucoup plus jeune que moi. Il dit toujours oui. Je dis souvent non. J'avais besoin de quelqu'un comme lui, qui m'entraîne. Si j'avais épousé un homme qui me ressemble, c'eût été un désastre !

Il a, en effet, la réputation d'épuiser tout le monde autour de lui...

Charles est toujours en mouvement, mais il n'est pas nerveux. Il ne fait jamais de scènes. Lorsqu'il s'emporte, c'est sérieux, mais cela ne dure pas. Il est très soupe au lait...

Quelles sont les raisons de ses colères ?

Il s'emporte souvent pour des bêtises... Il ne supporte pas l'intolérance, les gens sectaires qui prétendent tout savoir. Il se déchaîne devant son poste de télévision lorsqu'il regarde des débats politiques ou le "Jeu de la vérité". Mais, en vingt et un ans, je n'ai jamais eu aucune dispute avec lui. Chacun cède à tour de rôle.

Vous êtes capable de céder sans effort ni rancœur ?

Je cède lorsque je me rends compte que c'est lui qui a raison. Je suis d'un naturel pacifique. Je n'aime pas les conflits.

Charles m'a également dit : "Toutes les femmes que j'ai connues avant Ulla ont essayé de me changer. Ulla m'accepte tel que je suis. Elle m'a laissé mes mauvaises habitudes."

[Elle répond sans hésiter, avec une assurance qui jusqu'à présent lui manquait.] Charles n'a aucun défaut. Pour moi, il est l'homme idéal.



FOCUS SUR L'AMOUR D'UNE VIE

Trois générations sous l'œil du maestro de la photo : Ulla, leur fille, Katia, et leur petite-fille Leila. Chez eux, à Mourières, en Provence, le 23 juillet 2011.

Qu'est-ce qui vous agace le plus chez lui ?

[Elle réfléchit longuement, se tortille sur son fauteuil, regarde par la fenêtre, puis, contente d'avoir trouvé une réponse, parle précipitamment.] Il est obsédé par les travaux ! Il veut toujours changer quelque chose. Abattre un mur pour agrandir une pièce, aménager une piscine. C'est son côté artiste... Moi, je déteste les travaux !

Et ses qualités, quelles sont-elles ?

Comme tous les Arméniens que je connais, il est généreux, pudique, très vivant. Nous sommes très différents de caractère et, c'est incroyable, nous avons pourtant la même façon de penser.

Vous semblez aussi réservée que lui est expansif !

[Elle répond comme dans le lointain.] Avant, j'étais très timide. Il paraît que l'on naît timide. J'ai pu le vérifier : nous avons deux garçons, l'un est sûr de lui, l'autre pas du tout. Ils ont cependant reçu la même éducation. Tout le monde me dit que j'ai une grande force de caractère. Je ne me laisse pas faire, c'est vrai, mais je n'ai aucune confiance en moi. Charles a beaucoup de patience et aucune exigence. Il sait que je n'aime pas les mondanités. Il ne m'oblige jamais à l'accompagner. C'est très dur, vous savez, d'être assise à un dîner à côté de quelqu'un que l'on ne connaît pas. Je ne trouve jamais rien à dire. Je suis d'un naturel méfiant et je mets beaucoup de temps avant de me confier, parfois des années.

De quoi parlez-vous avec Charles ?

Avec lui, je suis très bavarde, beaucoup plus qu'avant. Nous parlons de tout, de politique, des enfants... Charles est plus sévère que moi. En ce moment, notre fille est en Californie. Hier, elle m'a téléphoné pour me demander l'autorisation d'aller à San Francisco pour le week-end. Je lui ai dit : "Parles-en à ton père !" Charles a refusé. Il est très attaché à ses enfants. Peut-être parce qu'il vient lui-même d'une famille très unie. Quand il est en tournée, il leur téléphone plusieurs fois par jour. Je l'accompagne rarement, parce que je n'ai pas envie de quitter mes enfants. Ils passent avant lui. Charles en a souffert, sans jamais oser me l'avouer, mais je le sais et je le comprends. Ce ne doit pas être très drôle pour lui de se retrouver dans une chambre d'hôtel, seul, après un spectacle...

Vous résidez en Suisse depuis quinze ans. Charles m'a dit : "Si je vivais seul, ce n'est pas le lac de Genève que j'aurais choisi, mais un pic totalement inaccessible !"

Charles est sociable, bavard, très bavard et, tout d'un coup, c'est fini ! Il ne veut plus voir personne, il reste dans son coin. Il a son coin, à proximité de l'abri antiatomique. Moi aussi, j'ai le mien. Nous nous retrouvons à heures fixes. Nous déjeunons ensemble au restaurant et nous dînons à la maison, à 19 heures, comme les Suisses : une soupe et un peu de fromage. C'est tout. Après, nous regardons les informations et nous allons nous coucher. Nous sortons rarement. Dans la journée, il écrit, répond à son courrier, s'affaire sur son ordinateur. C'est sa dernière passion. Moi, je m'occupe des enfants, du jardin. Je fais de grandes promenades dans la forêt avec mes chiens ou mes amies suédoises. Charles m'a accompagné une ou deux fois. Il y a renoncé : je marche trop vite, il n'arrive pas à me suivre !

Quels sont les moments les plus difficiles que vous ayez traversés ?

Lorsqu'il a eu ses ennuis avec le fisc, il était très nerveux. Il a perdu d'un coup tout ce que lui avait apporté une vie entière de travail. Il a dû repartir à zéro, accepter tous les galas qu'on lui proposait à 10 % de son tarif habituel. Je suis restée très calme. J'avais confiance en lui. J'ai toujours eu confiance en lui. Certains de ses amis ne lui ont plus donné signe de vie : ils avaient peur qu'il leur réclame de l'argent ; je sais qu'une parole d'encouragement, un petit mot d'affection auraient suffi. Même s'il a été trahi, Charles est incapable de méfiance. Il continue à être bien disposé à l'égard de tout le monde. C'est son seul défaut : il est trop gentil, trop naïf.

Vous connaissez le dicton "Ayez les yeux bien ouverts avant de vous marier et mi-clos quand vous serez mariés"... Avez-vous connu la jalousie ?

Non. Je n'ai jamais été ni jalouse ni envieuse. Je suis sûre de lui. Depuis qu'il est avec moi, il ne regarde même pas les autres femmes.

A-t-il envers vous les mêmes attentions, la même tendresse qu'il y a vingt et un ans ?

Il est encore plus amoureux qu'avant ! ■



JOHNNY, COMME UN PETIT FRÈRE

Quelques mois plus tôt, Charles lui a offert l'un de ses premiers succès : « Retiens la nuit ». En vacances à Mougins, ils travaillent sur « Ce n'est pas juste après tout », la nouvelle chanson qu'il lui a écrite. Juillet 1962.

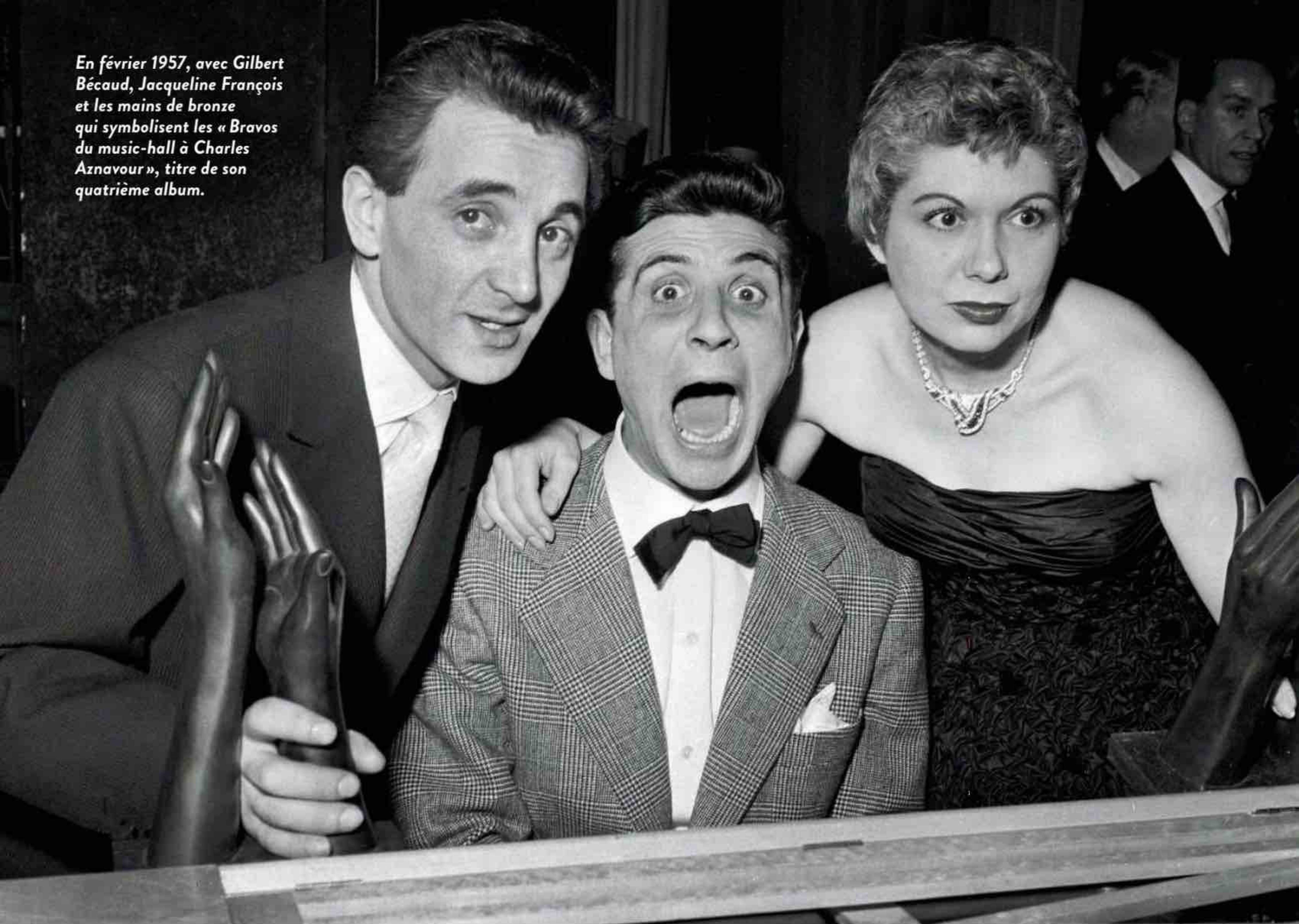
Photo **ANDRÉ SARTRES**

RETIENS L'AMITIÉ

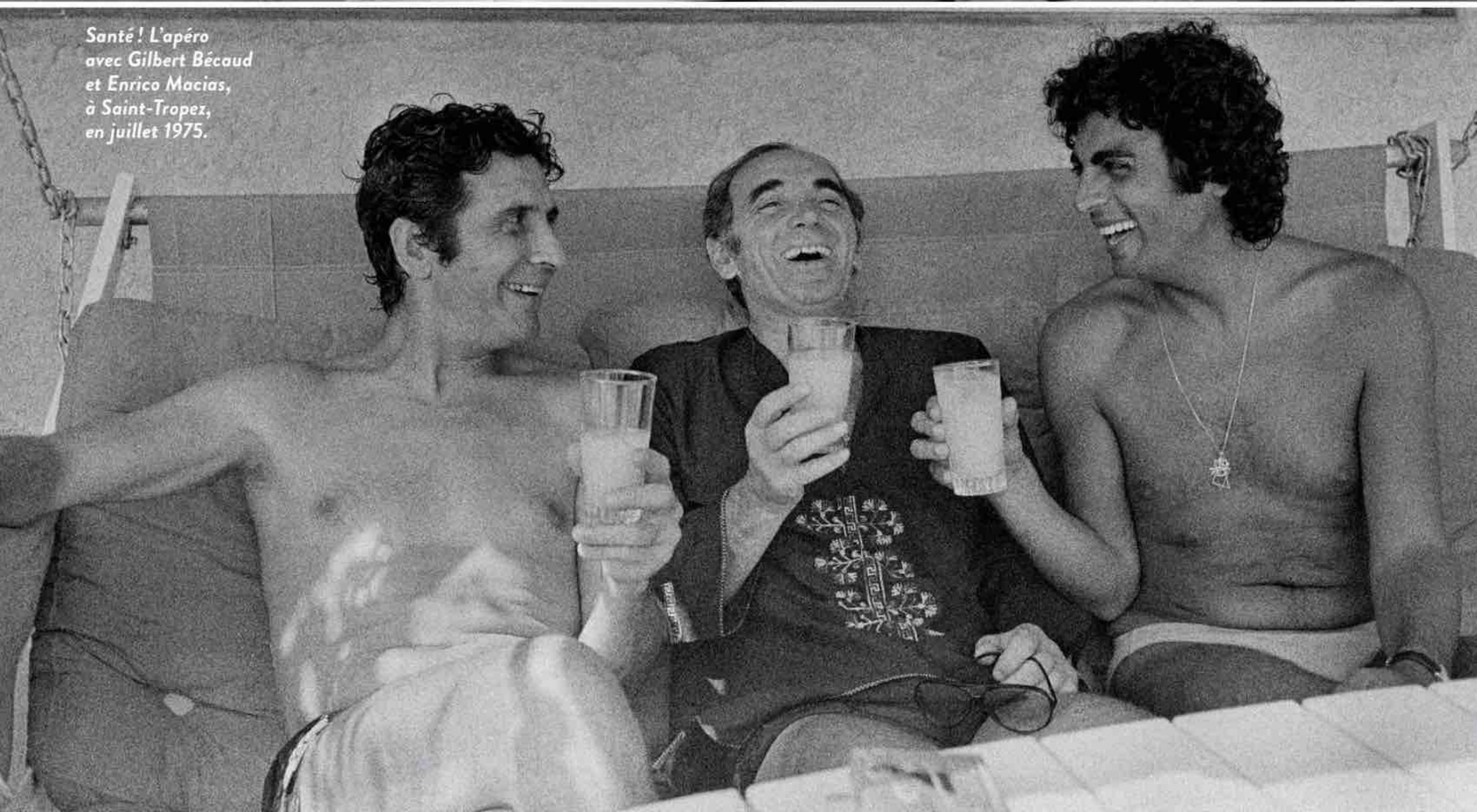
À son tour d'être un mentor. Arrivé en haut de l'affiche, il n'oublie pas la main tendue. Au début des années 1960, il prend sous son aile un jeune rockeur qui peine à percer, Johnny Hallyday. Le futur «taulier du showbiz» vivra deux ans chez lui. Et ne sera pas le seul à bénéficier de sa bienveillance. Depuis ses débuts, Aznavour écrit pour les autres. Il sait que leur succès peut devenir le sien. Eux savent qu'ils pourront toujours compter sur lui.



En février 1957, avec Gilbert Bécaud, Jacqueline François et les mains de bronze qui symbolisent les « Bravos du music-hall à Charles Aznavour », titre de son quatrième album.



Santé ! L'apéro avec Gilbert Bécaud et Enrico Macias, à Saint-Tropez, en juillet 1975.



LES COMPLICES D'UNE LÉGENDE

Le piano disparaît sous les photos souvenirs. Charles Aznavour entouré de Johnny Hallyday et Eddie Barclay, dans la villa de ce dernier à Ramatuelle, en août 1980.





LA DIVA DE BROADWAY SOUS LE CHARME DE L'AMI CHARLES

Ils ont vécu une romance dans les années 1960. « Charles était mon mentor, mon ami, mon amour », se souvient Liza Minnelli, qui reprend ses succès aux États-Unis. En 1992, ils donnent une série de concerts ensemble. Ici à Paris en 1996, pour les 50 ans de la chanteuse.





CHŒUR DE LOUANGES : IL EST ADULÉ PAR SES PAIRS

1. Avec Lino Ventura, son compère depuis « Un taxi pour Tobrouk » (1961). En 1979, il donnera à la télévision une bouleversante interprétation de « Sa jeunesse », sous le regard de Charles. **2.** Visite de Jacques Brel dans les coulisses de l'Olympia, en 1965. Tous deux ont connu les mêmes débuts difficiles, se côtoyant sur les petites scènes, notamment à Montmartre. « Jacques et moi, nous avons chanté régulièrement Chez Geneviève, se souvient Charles. C'était une petite femme très gentille. En plus de nous payer, elle nous nourrissait et nous donnait à boire. » **3.** Avec Petula Clark, ils partagent une grande amitié, ainsi que des duos, sur scène et sur disque. À Saint-Tropez, en 1978.



Avec Henri Salvador,
qui a repris sa
chanson « Sarah ».



Complicité avec
Alain Delon lors de
l'enregistrement
d'un show de Noël,
en 1997.



« MES EMMERDES »



L'EXIL FISCAL

Pour Charles Aznavour, l'année 1977 est bien celle des « emmerdes ». Cinq ans plus tôt, il s'est installé en Suisse. Par ras-le-bol fiscal, assure-t-il. « Ce n'était plus tenable, explique-t-il à Paris Match. L'impôt me prenait 70% de mes revenus. » Mais l'administration l'accuse d'avoir transféré dans son refuge helvète de coquettes sommes d'argent sans autorisation. « On veut tuer la poule aux œufs d'or ! » s'indigne la star, condamnée à un an de prison avec sursis et 3 millions de francs d'amende (montant triplé en appel six mois plus tard). Mais le battant va faire de ce retour à la case départ un moteur. Et remonter la pente.



AU TRIBUNAL, UN DOCUMENT EXCLUSIF

Le 1^{er} juin 1977, au tribunal correctionnel de Versailles, qu'il prend à partie en ces termes amers : « La France devrait me remercier pour tous les milliards que j'ai fait rentrer dans ses coffres ! On taxe les artistes et les créateurs comme si on voulait les faire crever. »

Photos MICHELLE DE ROUVILLE



EMMENEZ-MOI... EN SUISSE POUR FAIRE VALOIR MA BONNE FOI

Ci-contre. Les joies du fisc helvétique : une seule taxe d'immatriculation pour la Rolls familiale et la Peugeot de service. « Je n'ai pas mis d'argent de côté, se défend Charles le persécuté. J'ai peut-être un train de vie de milliardaire, mais pas de milliards. »

Ci-dessus. Depuis 1972, il a posé sa plaque au pays de la douceur fiscale. Le chalet qu'il a fait construire à Crans-Montana est son domicile légal. Ici avec sa femme, Ulla, et leurs enfants, Katia et Mischa.

À dr. En 1977, il déménage dans le canton de Genève, dans un appartement de douze pièces qu'il loue à Sophia Loren. Ici avec Ulla, Katia, 8 ans, Mischa, 6 ans, et Nicolas, encore nourrisson.

Photos **FRANÇOIS PAGÈS**



SAISI, RUINÉ, EN TROIS MOIS AZNAVOUR RECONQUIERT LE MONDE

PAR JEAN CAU

On l'a appelé « Petit Charles », du temps où un autre Charles régnait sur la France. Mais on ne l'imagine pas, ce bloc de nerfs, ce silex noir, se retirant, avec son chagrin, en quelque Colombey helvète. On l'a appelé aussi « le Napoléon de la chanson », mais on ne l'imagine pas exilé en quelque Sainte-Hélène après un Waterloo. Pourtant, « je voulais être vedette ou rien et, un jour, j'ai acheté la carte du monde ». C'est Aznavour qui nous fait cet aveu grandiose. Sans rire. L'œil noir. La bouche mince. Le menton sec.

Il y a quelque chose d'incroyable dans ce type-là, qui, cette semaine, repart à l'assaut de la France et, une fois de plus, escalade l'Olympe que l'on appelle, à Paris, l'Olympia. Pour pas un rond. Il est « saisi », en France, par le fisc qui, sans ménagements, le passa à tabac. Il se retrouva « raide ». Ou presque. Amer ? Oui et non. Oui, parce que les tribunaux, tout en reconnaissant sa « bonne foi », ont mis un lent plaisir à serrer le garrot autour de sa gorge. Ça traîne. C'est interminable. « Quand on assomme un homme, dit-il, on devrait y aller plus carrément, non ? » Non, parce que ce coup très dur l'a obligé à rebander ses muscles, à se dresser sur ses ergots et à repartir à la conquête du monde. Pas pour lui. Pour Ulla, épouse il y a treize ans, et pour Nicolas (2 ans et demi), Mischa (8 ans et demi), Katia (10 ans et demi). « J'ai encore une autre fille, Seda, qui vit aux États-Unis, mais elle, ça va, elle est casée. Je suis même le grand-père de Lyra, grâce à elle. »

Donc, à peu près ruiné, il a dit à Ulla (tel un Georges Marchais) : « Allez, ma belle, fais-moi la valise, j'ai compris, faut que j'aille reconstituer la pelote. » Facile. Le monde lui ouvrait les bras. Facile, il a été numéro un aux États-Unis, en Italie, en Espagne, en Australie, en Amérique centrale et du Sud, dans les pays de l'Est. Rien qu'au cours des trois premiers mois de 1980, il a reconquis le Brésil, l'Argentine, le Pérou, le Mexique, l'Allemagne, la Hollande, toute la Scandinavie, et, en pourboire, Monaco. Il chante

En 1986, Charles et son portrait par Jansem, artiste français d'origine arménienne. Ses démêlés avec le fisc ont contraint le collectionneur à se séparer d'une partie de ses toiles signées Fragonard, Rouault, Vlaminck ou Soutine...





En 1980 à Corsier, en Suisse. Il dit que son inspecteur des impôts lui a appris la valeur de la paresse. « Grâce à lui, ironise-t-il, Ulla et les enfants me voient beaucoup plus souvent à la maison. » Ici avec son fils Nicolas.

en cinq langues (français, italien, anglais, allemand et espagnol). C'est à la fois saint Paul, vous dis-je, et Alexandre. C'est Aznavour le Grand. Il chante en cinq langues mais parle aussi, évidemment, l'arménien. Ça lui facilite les choses. Des Arméniens, il y en a partout dans le monde, et il les connaît tous. Même au Japon ? « Oui, oui, il y en a six ! Je suis sûr que si mon avion s'écrasait un jour au-dessus de l'Amazone, le chef ou le tailleur de la tribu perdue qui me recueillerait serait arménien. »

Il est fier de ses origines, de sa patrie dépecée, de ses frères exilés. Et plus il vieillit, plus l'Arménie chante dans sa mémoire. « Oui, et plus je deviens sage. Autrefois, j'aimais tout. Je collectionnais tout. J'avais envie de posséder. Maintenant, croyez-moi si vous voulez ou bien haussez les épaules, je suis détaché de tout. J'ai beaucoup vécu et beaucoup réfléchi. Au début, je n'ai pas cherché la gloire, j'ai cherché à me bagarrer. Et bienheureux celui qui a des ennemis et de mauvaises critiques, car celui qu'on aime est un homme perdu ! »

Vous voyez comme il parle bien, n'est-ce pas, on croirait entendre un prophète biblique. Un Jérémie chantant sur les remparts de l'Occident... « Après, j'ai possédé. Puis, j'ai su que le bonheur, pour moi, c'était de partir avec une valise. Si j'ai envie de quelque chose maintenant ? Oui, d'avoir raison et de réussir ce que je crois juste et bon. » Il a envie que les artistes français soient reconnus dans le monde ; et que la langue française ne soit pas massacrée par l'anglais ; que le génocide arménien soit révélé à ceux qui l'ignorent. « Je veux que les Arméniens aient, eux aussi, droit à l'Histoire. »

Mais de la France, de la Suisse et de l'Arménie, quelle est la patrie d'Aznavour ? C'est clair. Il explique. Il dit qu'il n'est pas fâché avec la France, mais avec son administration. L'Arménie, en somme, c'est sa famille et son peuple ; la France, c'est sa langue et son amante. (« C'est le pays où je commence toutes choses. Jamais je n'ai créé de chansons à l'étranger, jamais. ») La Suisse, son refuge. Là, au bord des lacs et adossé à des

montagnes, il règne. Ulla l'y attend. Et les gosses. « C'est pas facile, vous savez, de vivre avec Aznavour. Je suis un vrai chef de famille, un vrai patriarche. Il y a quinze ans qu'Ulla tient le coup. Elle est devenue un peu arménienne et moi un peu suédois. » Et en quoi ça consiste, devenir un peu suédois ? « Elle m'a donné son calme et m'a appris à penser avant de parler. » Tiens, ça pense, les Suédoises ? Il assure que oui. « En tout cas, la mienne pense... »

Résumons : Aznavour est un Arménien exilé en France, un Français exilé en Suisse, un Suisse exilé dans le monde, et un citoyen du monde qui, dans cinquante ou cent pays, célèbre la France. Et le tout est marié à une Suédoise. La boucle est bouclée. « Il n'empêche que l'on devrait me nommer ministre de l'Invasion française. Partout où je passe, le sillage que je laisse est français. Je chante pour la France. C'est comme ça. » Et le jour où il ne chantera plus... « Je ne ferai pas le récital de trop, comme on dit d'un boxeur qu'il a fait le combat de trop. Je me retirerai. J'ai Ulla, j'ai les gosses, et j'ai tant de livres à lire, tant de musique à écouter... Je vais vous raconter une histoire. J'admirais Milton, oui, figurez-vous, Milton ! Et un jour, à Bruxelles, j'ai aperçu un vieux monsieur, dans la foule, et j'allais me précipiter vers lui lorsque les gens se sont rués. J'ai cru que c'était pour Milton, moi. J'ai cru qu'ils se précipitaient vers mon idole et soudain, j'ai compris que les gens ne le bousculaient que pour se ruier vers moi. Avant d'être submergé par le flot, je lui ai fait un signe et il m'a souri. Un sourire triste, gentil, bouleversant. Ce jour-là, j'ai compris beaucoup de choses. La fragilité des idoles, la vanité de la gloire. »

Non, jamais Aznavour 1^{er} ne reviendra de l'île d'Elbe et ne connaîtra son Waterloo. « Heureux qui comme Charles a fait de beaux voyages / Et comme celui-là qui conquiert la toison / Un jour s'est arrêté de pousser sa chanson / Pour vivre avec Ulla le reste de son âge. » En attendant... « Je vais faire mes huit semaines à l'Olympia. Allez, vieille carcasse, en scène ! » Il rit. Est-il heureux ? Non, c'est beaucoup mieux : il brûle encore. ■

AU DÉBUT DES ANNÉES 1980, LA BOHÈME CALIFORNIENNE

*En 1982, le baladin s'installe avec femme et enfants
à Los Angeles, dans le quartier cossu de Brentwood.
Au pays du show-business, Aznavour est un nom
ultra-bankable. Ici avec Ulla, Mischa, Nicolas et Katia.*

Photo **BENOIT GYSEMBERGH**







*En octobre 1982, à Los Angeles.
Dans la ville qui abrite la
diaspora arménienne la plus
importante des États-Unis,
il est comme chez lui.
Mais Ulla ne s'y plaît pas.
L'année suivante, ils mettent
le cap sur Greenwich, dans
le Connecticut.*

AVEC SA FAMILLE, CHARLES AZNAVOUR VIENT DE S'INSTALLER À LOS ANGELES. SON DÉPART A-T-IL
UN RAPPORT AVEC SES ENNUIS FISCAUX ? NOTRE JOURNALISTE LUI A POSÉ LA QUESTION
PARU DANS PARIS MATCH N° 1745 DU 5 NOVEMBRE 1982

« JE NE SUIS PAS UN EXILÉ MAIS UN VAGABOND DE NAISSANCE »

PAR DANY JUCAUD

Paris Match. Vous avez quitté la France pour vivre à Los Angeles. Pourquoi cet exil ?

Charles Aznavour. D'abord, je n'ai pas quitté la France mais la Suisse ! Ensuite, je ne me considère pas comme un exilé. Je suis un vagabond de naissance... Je voulais que mes enfants apprennent à parler couramment anglais et puis, pour préparer un tour de chant et deux films américains, autant le faire ici. Ce n'est pas l'exil.

Avez-vous l'intention de vous installer définitivement aux États-Unis ?

Non. Trois ans, peut-être. Je ne sais pas. Le jour où les enfants auront envie de rentrer en Europe. Ce sont eux qui décident.

Ce départ n'est-il pas un peu une fuite à la suite de vos problèmes fiscaux en France ?

Pas du tout. J'ai toujours travaillé en France. Même lorsque je savais que mon argent serait saisi par le fisc. Ce n'est pas la France qui en est responsable mais l'administration. On a voulu faire de moi un exemple. On n'y a pas réussi. Le public n'a pas mordu à l'hameçon. On a essayé de détruire ma carrière. On n'y est pas arrivé non plus.

En quoi pouvait-on atteindre votre talent ?

En me refusant des visas de travail. Vous vous souvenez de tout ce qui s'est passé ? Même pas ? Mais je crois qu'on a trop dérangé les gens avec ça. J'ai tout payé et avec le sourire. J'ai dû vendre ce que j'avais, mes maisons... Tout. Je me suis retrouvé sans rien, mais comme je suis une force de la nature, j'ai refait

surface. Je fais partie de la race des survivants. Quoi qu'il puisse survenir dans la vie, j'arriverai toujours à faire vivre ma famille. S'il n'y avait plus rien à bouffer demain, je remplirais ma piscine de terre et j'y ferais pousser des légumes. Tous les Arméniens savent faire la cuisine.

Allons bon, vous n'êtes pas un homme d'argent ?

Je n'ai de l'estime que pour l'argent que j'ai gagné à la sueur de mon front.

Quinze ans de mariage avec Ulla, à quoi attribuez-vous cette réussite ?

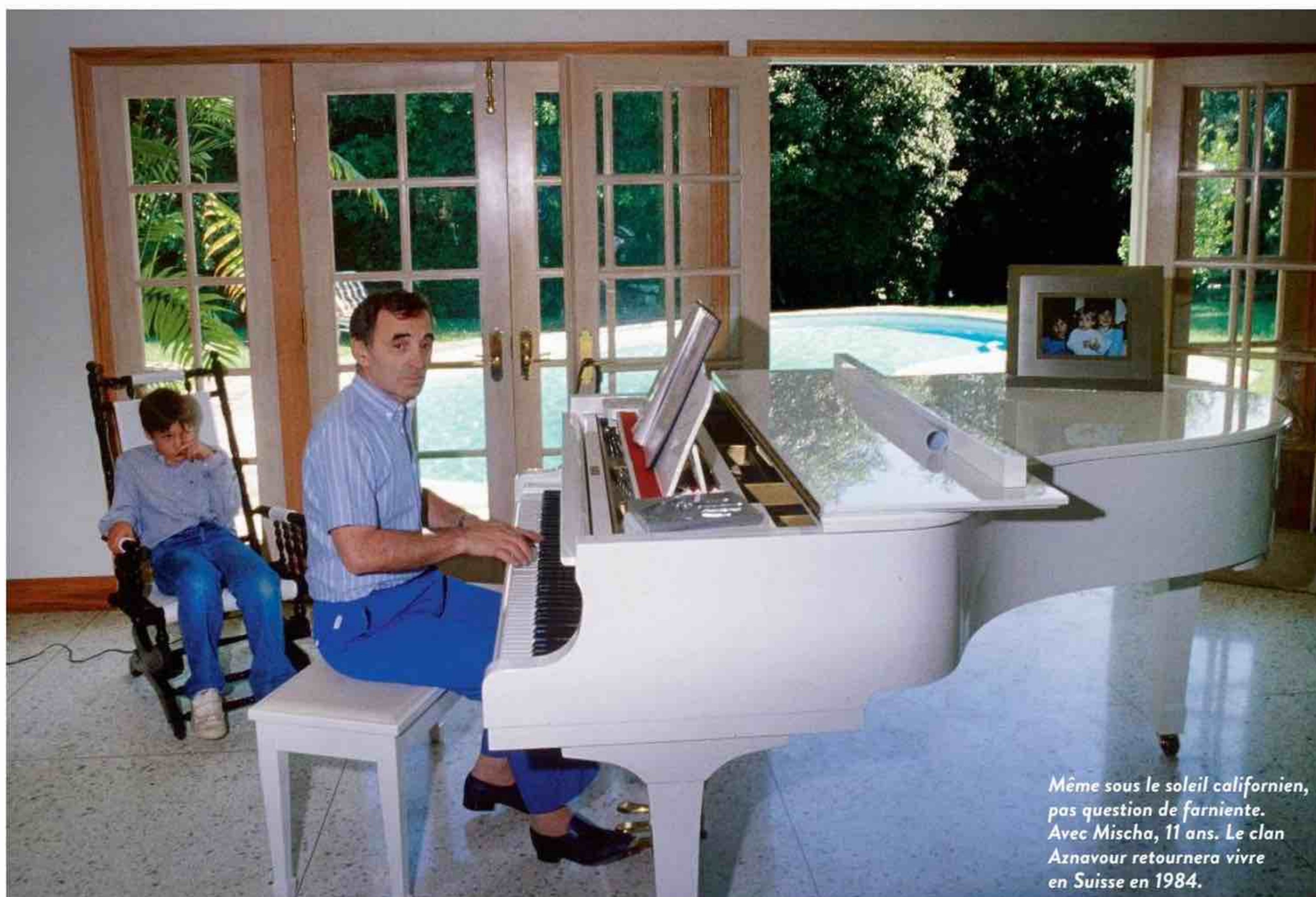
Je crois profondément au couple. Mon compte en banque est à deux signatures. Pour moi, la réussite c'est d'être égaux en droits et en devoirs.

Pourquoi ? Vous êtes un homme de devoirs ?

On ne se marie pas à la légère. On ne fait pas des enfants pour les laisser à des gouvernantes. Je crois à la fidélité, même si cela paraît démodé.

Vous avez dit un jour : "À vingt ans, on ne chante que ses propres souffrances, plus tard on apprend à écouter la souffrance des autres."

C'est vrai : vieillir, c'est découvrir la générosité, la vanité... Nous nous croyons tous des génies méconnus. En vérité, il y a peu de génies et le talent explose. Moi, avec le temps, j'ai appris à marcher sur la pointe des pieds. ■

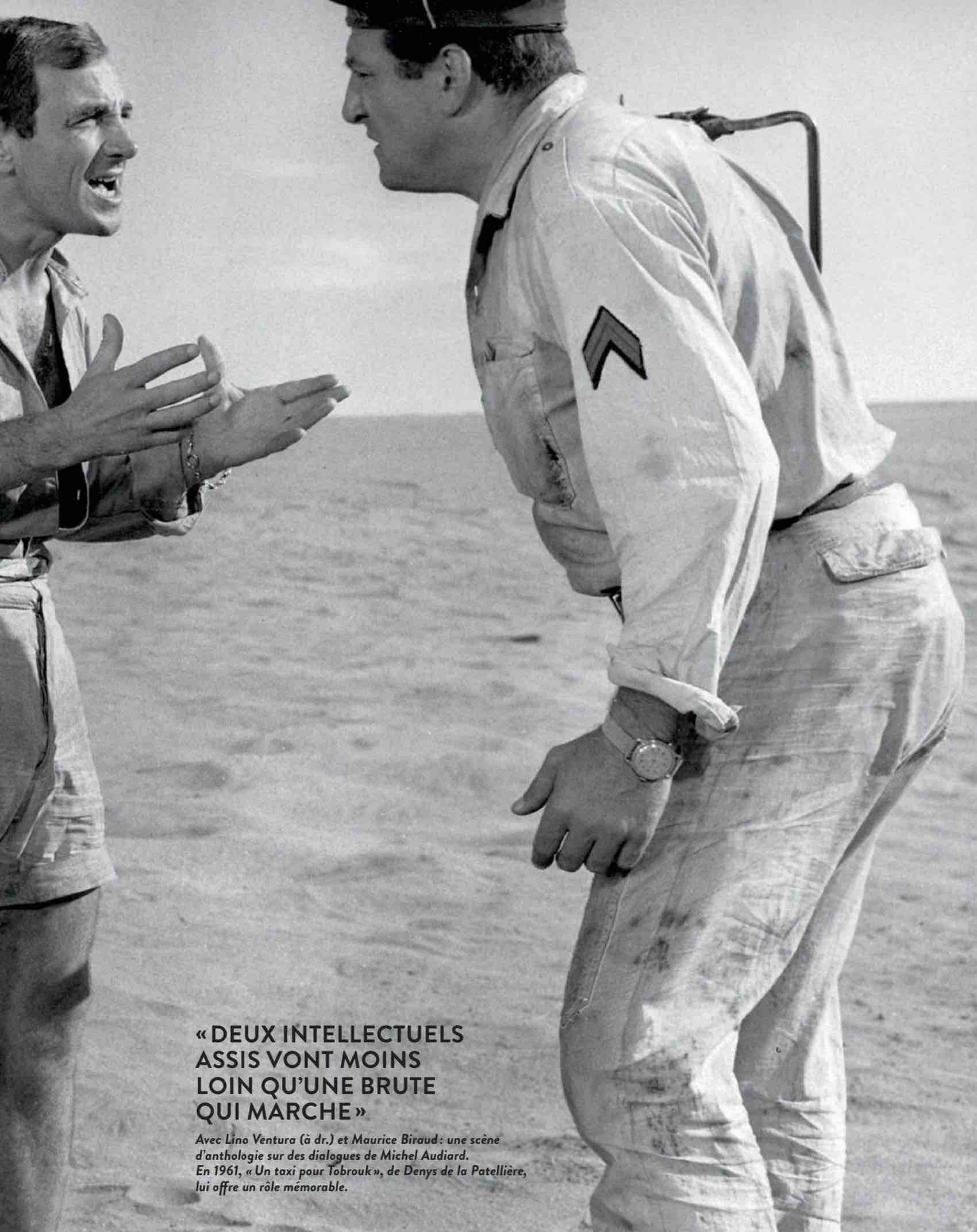


Même sous le soleil californien, pas question de farniente. Avec Mischa, 11 ans. Le clan Aznavour retournera vivre en Suisse en 1984.

VIENS VOIR LE COMÉDIEN

Louis Jovet lui avait dit: «T'as une gueule pour faire du cinéma! Et ne t'inquiète pas, Molière n'était pas plus grand que toi.» La carrière d'acteur d'Aznavor commence presque aussi tôt que celle de chanteur. En 1958, il joue dans «La tête contre les murs», de Franju, qui deviendra culte. Puis, en 1960, «Tirez sur le pianiste», de Truffaut, le fait connaître jusqu'aux États-Unis. Il tourne pour Chabrol, Mocky, Cocteau ou Schlöndorff. Même dans les salles obscures, il est en haut de l'affiche.





**« DEUX INTELLECTUELS
ASSIS VONT MOINS
LOIN QU'UNE BRUTE
QUI MARCHE »**

Avec Lino Ventura (à dr.) et Maurice Biraud : une scène d'anthologie sur des dialogues de Michel Audiard. En 1961, « Un taxi pour Tobrouk », de Denys de la Patellière, lui offre un rôle mémorable.

L'équipe du film « La métamorphose des cloportes », de Pierre Granier-Deferre, en 1965. De g. à dr. : Albert Simonin, Pierre Brasseur, Lino Ventura, Michel Audiard, Charles Aznavour et Georges Géret.



CE PASSIONNÉ D'IMAGE EXCELLE DANS LES FILMS DE BANDE

Cameraman improvisé sur le tournage du « Passage du Rhin » (1960), d'André Cayatte, dans lequel il incarne un jeune pâtissier pris dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale.

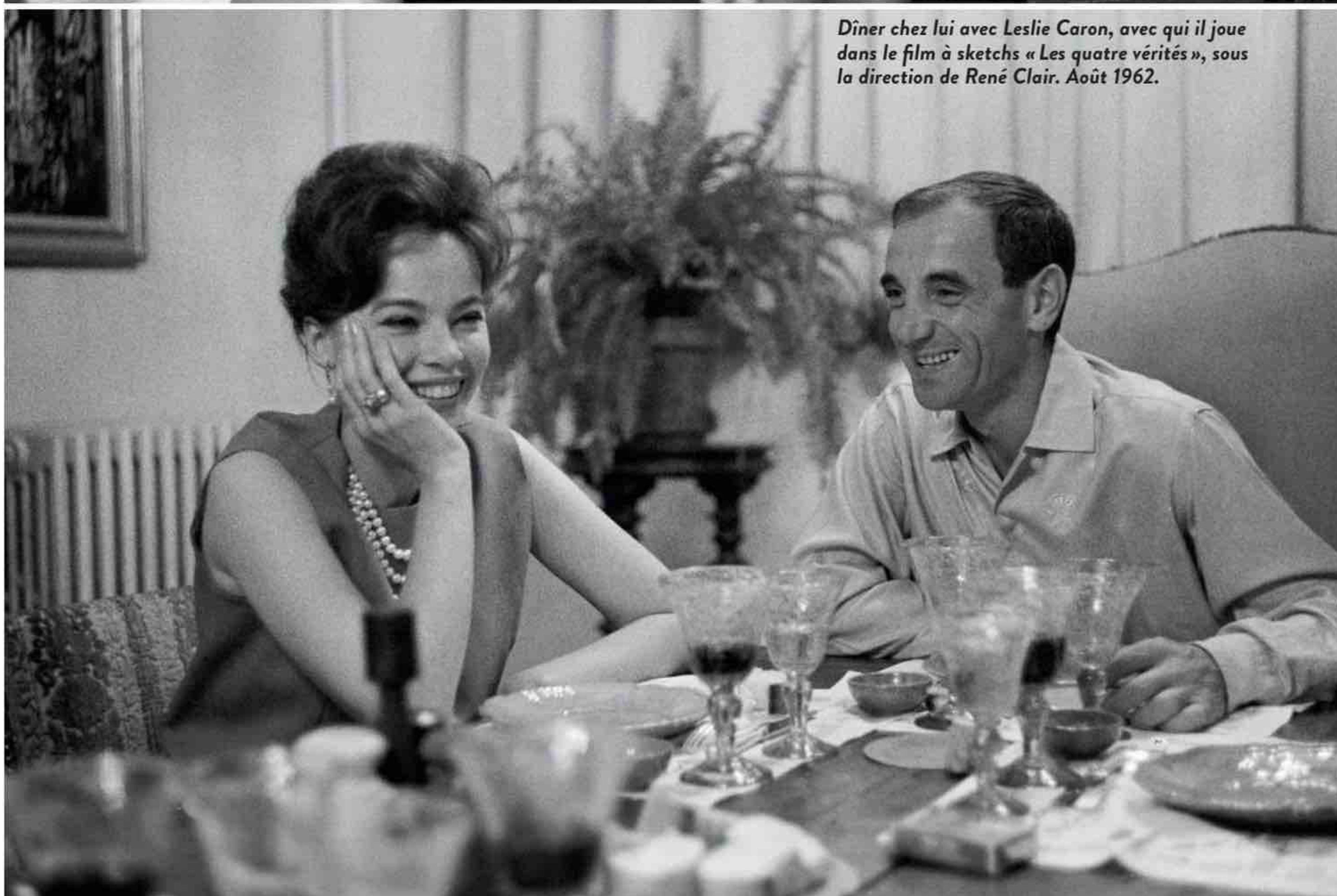
Photo PHILIPPE LE TELLIER



Réunion d'une famille d'acteurs. À Paris, en 1962, Charles (au côté de sa sœur, Aïda) retrouve son cousin Mike Connors et son épouse, Mary Lou. L'Américain (né Krekor Ohanian) incarnera cinq ans plus tard le héros de la série «Mannix».



Dîner chez lui avec Leslie Caron, avec qui il joue dans le film à sketches «Les quatre vérités», sous la direction de René Clair. Août 1962.



COMME DANS LA CHANSON, IL FAIT UNE CARRIÈRE INTERNATIONALE

Avec Peter Sellers (se bouchant les oreilles) et Per Oscarsson, entre deux prises du film « The Blockhouse » (1973), de Clive Rees.



*Avec l'acteur Yul Brynner et Jean Cocteau, qui tourne
« Le testament d'Orphée » (1960), où il dirige également
Jean Marais et Maria Casarès.*



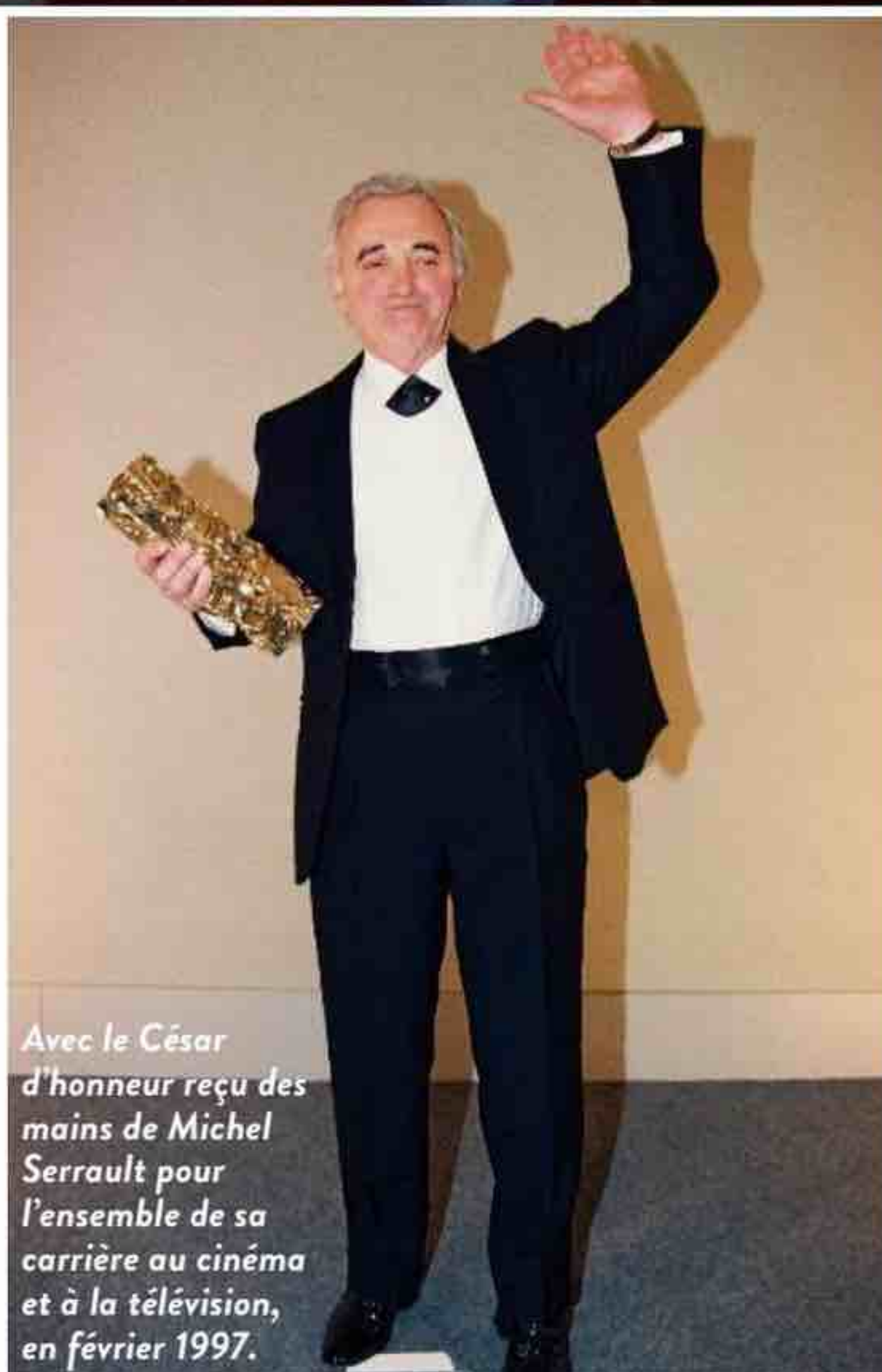
A man in a striped shirt is shown in profile, working with a large film reel. He is holding a strip of film that is draped over the top of the reel. The setting appears to be a film studio or a laboratory, with various pieces of equipment visible in the background, including a large lamp and a rack of film canisters. The man is looking up at the film strip with a focused expression.

DU STUDIO AU PLATEAU, L'EXCELLENCE EN STÉRÉO

Enfant, avec sa sœur, Aïda, il allait trois fois par semaine dans les cinémas du boulevard de Clichy, où ils voyaient deux films par séance. Dans une cabine de projection, à Mougins en 1960.

Photo GÉRARD GÉRY

Entre Michel Serrault et le cinéaste
Claude Chabrol qui tourne « Les fantômes
du chapelier », en janvier 1982.



Avec le César
d'honneur reçu des
mains de Michel
Serrault pour
l'ensemble de sa
carrière au cinéma
et à la télévision,
en février 1997.

MESSAGE PERSONNEL

« La fonction principale d'un comédien est de savoir mentir. Charles étant un excellent acteur, je suis donc persuadé que ses adieux sont du "pipeau"! Tant mieux pour nous et bravo à lui... Charles est un peu notre James Cagney à nous. Son empreinte, aussi bien dans la chanson que dans le cinéma, est partie intégrante de notre vie, alors, c'est pas maintenant que l'on va cesser de le voir et de l'écouter. Je signe ici l'interdiction de l'interrompre. Bien à lui. »

— Eddy Mitchell —

À EREVAN, FIDÈLE À SES RACINES

*Trois mois après le séisme du
7 décembre 1988 qui a fait près
de 30 000 morts et un demi-million
de sans-abri, il se rend sur place
et découvre le désastre.*

Photo PIERRE ASLAN



A photograph showing a landscape of rubble and debris in the foreground, with a large, partially destroyed cylindrical structure on the left. In the background, there are snow-capped mountains under a clear blue sky.

« POUR TOI, ARMÉNIE »

La terre de ses ancêtres transformée en champ de décombres. Son père, arménien de Géorgie, et sa mère, arménienne de Turquie, ont émigré en 1923 vers l'Europe de l'Ouest. Jusqu'à son premier voyage sur place, en 1964, leur fils n'a connu de l'Arménie que la langue, les chants traditionnels et la nostalgie de ses parents. En 1975, il dédie sa chanson « Ils sont tombés » aux victimes du génocide. Quatorze ans plus tard, il est de retour dans un pays ravagé par un tremblement de terre. Avec une autre chanson, il lui viendra en aide.

À SON APPEL, TOUS SE MOBILISENT POUR UNE CAUSE

Pour soutenir la reconstruction de l'Arménie, Charles Aznavour rassemble 90 artistes et personnalités qui interprètent à ses côtés « Pour toi, Arménie », dont Gilbert Bécaud, Henri Salvador, Alain Souchon, Salvatore Adamo, Renaud, Florent Pagny, Dorothée, Serge Reggiani, Jane Birkin, Michel Drucker ou Georges Moustaki. Le disque se vendra à 800 000 exemplaires.





AVEC TOUT LE RESPECT



Parmi les sommités de la Grosse Pomme, il pourrait prendre la grosse tête. Pourtant, ce sont ces pointures du music-hall et du cinéma américain qui, lors de ses concerts à New York, se précipitent pour ovationner le Nat King Cole français. Même le grand Bob Dylan « est comme un enfant devant mon père », dit Mischa Aznavour. Crooners, acteurs, adeptes de ballades country, rappeurs ou stars de la techno qui samplent inlassablement ses disques... tous lui sont, à des degrés divers, redevables de leur liberté créatrice.



**DE BONO À DE NIRO,
LES PLUS GRANDS
S'INCLINENT DEVANT
« MONSIEUR CHARLES »**

Le 2 mai 2009, dans sa loge du City Theatre de New York, l'hommage de géants à leur idole. De g. à dr. : Bono, Harvey Keitel et sa femme, Daphna Kastner, le couple Grace Hightower et Robert de Niro.

Photo **MISCHA AZNAVOUR**



1. Le choucou de ces dames... et de ces messieurs. Félicité par (de g. à dr.) Johnny Hallyday, Melina Mercouri, la danseuse espagnole La Chunga et Charles Trenet. Février 1962, à l'Olympia.



2. À Bobino, en octobre 1969, dans la loge de Georges Brassens, qui va entrer en scène.

3. Duo avec Claude Nougaro sur l'air des « Don Juan », sur le plateau de « Numéro un », en 1978.



4. En duo avec Léo Ferré, en 1978. Deux légendes qui partagent le même directeur artistique, Richard Marsan.

5. Le 8 avril 2009, au Palais des Congrès de Paris. Avec Bob Dylan, qui avait repris « Les bons moments » (« The Times We've Known ») en apprenant sa présence dans la salle.

6. Pendant la tournée en France de Lenny Kravitz, en avril 2009.



7. Complice avec Line Renaud, son amie de cinquante ans, invitée d'une soirée spéciale Charles Aznavour, diffusée par TF1 pour les 77 ans du maestro, en mai 2001.





8

9

10



PLUS QUE DE L'ADMIRATION, DE LA TENDRESSE

8. Une leçon de maître pour Florent Pagny. Soirée au profit des enfants d'Arménie, à l'Opéra Garnier, le 17 février 2007.

9. Lors de l'émission que TF1 lui consacre en 2001, un Aznavour... au paradis !

10. Deux auteurs de taille. En tandem avec Grand Corps Malade, il chante « Tu es donc j'apprends » et slame la chanson « Hier encore ». 24 janvier 2007.

Charles Aznavour

« J'ADORERAIS ÉCRIRE DES CHANSONS POPULAIRES! »

INTERVIEW BENJAMIN LOCOGE

L'ainé Aznavour arrive en avance, le jeune Biolay n'est pas loin derrière. Renfrognés devant le photographe, animés dès qu'il s'agit de parler musique. Le grand Charles porte des bretelles jaunes et des lunettes noires, le petit Benjamin un jean et une chemise grise. Presque 1,90 mètre, Benjamin Biolay redevient élève devant le colossal Aznavour. Le doyen tient dans ses mains noueuses le livret de «La superbe», passant en revue chaque morceau pour un bilan positif: «Il n'a pas eu peur de se déshabiller.» Ils se sont rencontrés pour la première fois en Argentine, il y a plusieurs années, et se retrouvent, ce mardi 27 octobre, dans un studio parisien, pour un état des lieux de la chanson.

Paris Match. Charles, qu'avez-vous pensé du disque de Benjamin?

Charles Aznavour. Dans ses disques précédents, Benjamin avait une influence importante, celle de Serge Gainsbourg. Dans celui-ci, on la sent de moins en moins. Bientôt, on ne la sentira plus du tout. Le plus emmerdant pour un artiste, c'est d'entendre: «Vous ressemblez à untel ou untel.» Là, Benjamin en est sorti.

Benjamin Biolay. Ma première influence, c'est Charles Trenet. J'ai écouté Gainsbourg quand j'étais jeune, mais je ne l'écoute plus depuis longtemps. Avec lui, je me disais: «Voilà un narrateur qui a du succès, je pourrais faire la même chose.»

C.A. Moi, j'ai croisé une fois Gainsbourg dans ma vie, et seulement dix minutes. Il m'a dit qu'il utilisait ma chanson «Parce que» pour draguer! Il n'y a qu'un Gainsbourg par génération. Aujourd'hui, la plupart des jeunes femmes qui chantent sont influencées soit par Madonna, soit par Céline Dion. Où va la chanson française avec ça? Je préfère un disque comme celui de Benjamin. C'est beau, bien orchestré, écoutez «La superbe»! Enfin une chanson où l'on entend les paroles.

B.B. Ces derniers temps, on a fait trop de chansons à textes. Donc on partait du texte et on oubliait de faire une chanson derrière.

C.A. C'est bien le problème! On a mis les mélodies au placard au profit des tubes. Il faut provoquer les gens, oser écrire dans la longueur. C'est ce que j'ai toujours fait.

B.B. Récemment, l'influence anglo-saxonne a beaucoup prédominé. Dans les disques anglais, on n'a pas besoin de mettre la voix très en avant pour entendre les textes, car c'est une langue qui se projette. Le français demande plus d'attention.

C.A. Leurs textes n'ont pas notre richesse intellectuelle. Mais on les apprécie ainsi. Prenez «Yesterday» des Beatles, une sublime chanson, mais qui n'arrive pas à la hauteur d'un texte de Léo Ferré! Cole Porter avait trouvé quelques bonnes phrases, mais il a toujours répété les mêmes. Nous, on cherche à se différencier. Moi qui dis toujours que les rappeurs sont des bons auteurs, j'ai été surpris par votre disque, Benjamin. «Miss Catastrophe», par exemple, est à la fois rappé, chanté et mis en musique. C'est la première fois que j'entends ça!

B.B. Vous vous trompez, votre chanson «Poker» était déjà proche du rap.

C.A. Mais ce n'est pas du rap!

B.B. Ah si, vous débitez plus que vous ne chantez.

C.A. Non, c'est une époque où le rap n'existait pas. J'étais peut-être précurseur, mais ce n'était pas volontaire.

Charles, à vos débuts, vous doutiez beaucoup de vous.

C.A. Je doutais de moi parce que la presse m'accablait. La révolution, c'est quand on commence à bâtir, à dire des choses, à savoir ce que l'on sera demain. Vous êtes en plein dedans, Benjamin. Je vous souhaite la troisième et la quatrième révolution, qui sont les plus rares!

Quelles sont-elles?

C.A. Ce sont celles où l'on a fait une vie, où l'on oublie sa table de travail. On n'y revient que lorsque l'on a un disque à faire. Je suis en plein dedans. Le plus dur, c'est de ne pas se copier. Les plus grands ont su se renouveler. Je pense à Béart, Brel, Brassens, Ferré ou Trenet.

Charles, vous avez dû vous battre pour vous imposer, notamment auprès des médias.

C.A. Ah oui. On a retrouvé des articles où l'on disait que «Sur ma vie» était une très bonne chanson écrite par un très mauvais chanteur! Mais les gens qui pensaient me détruire m'ont en réalité construit.

B.B. Je comprends ce que vous dites, je suis passé par là. Je ne suis pas un grand chanteur, mais si j'avais vos capacités vocales, et qu'on m'ait dit que je ne savais pas chanter, je serais devenu hystérique! Quand j'ai lu votre livre, je me suis dit que j'allais m'en resservir. La prochaine fois que quelqu'un me demandera un fond de tiroir, je lui répondrai ce que vous dites: «Je n'écris pas pour mes tiroirs!»

« SI J'AVAIS VOS
CAPACITÉS VOCALES
ET QU'ON M'AIT DIT
QUE JE NE SAVAIS PAS
CHANTER, JE SERAIS
DEVENU HYSTÉRIQUE! »
Benjamin Biolay



Quand l'élève est adoubé par le maître, qui sort lui aussi un nouveau disque, « Charles Aznavour & The Clayton Hamilton Jazz Orchestra », ainsi que son autobiographie, « À voix basse ». Le 27 octobre 2009, à Boulogne-Billancourt.

C.A. Liane Foly vient de me demander une chanson. Ça m'a fait plaisir, car il y a bien longtemps que l'on ne m'avait pas sollicité. Du coup, j'ai bien travaillé, il y a des mots durs dedans, sur la jouissance notamment. Je pars du principe que si une chanson devient un classique sur scène, c'est formidable. Mes plus gros succès ont été remarqués tardivement. "Emmenez-moi", je l'ai écrite il y a cinquante ans, "Mes emmerdes", il y a quarante ans. Et elles sont devenues des classiques vingt ou trente ans plus tard.

B.B. Je ne savais pas tout ça...

C.A. C'est Piaf qui m'a appris à être patient. Elle chantait un titre, "Monsieur Saint-Pierre", qui ne marchait pas du tout. J'avais beau lui dire que ça ne fonctionnait pas, elle me disait "ils la prendront", et elle continuait à l'interpréter tous les soirs. Si on ne s'obstine pas, si on fait ce que veulent les gens, alors on commence à régresser.

Pensez-vous que le CD vit ses dernières heures ?

C.A. Je n'en sais rien et je ne me sens pas concerné. Je n'ai pas écrit pour vendre, mais j'ai accepté l'argent que je gagnais !

B.B. Vous évoquez souvent des sujets durs. Une chanson comme "L'aiguille" ne passera pas à la radio. Or tout le monde devrait la connaître, elle est extrêmement poignante.

C.A. Aujourd'hui, quand on parle du sida dans une chanson, on utilise le mot sida. Moi, je ne le dis pas une seule fois. J'adorerais faire des chansons à succès, j'avoue, tout comme j'adorerais écrire

des chansons populaires. Mais ce n'est pas le cas. Je ne saurais pas faire "ploum ploum tralala" ou "là il y a des frites". J'ai toujours eu besoin d'espace et de temps pour raconter une histoire. Mes maîtres s'appellent Trenet, Prévert, Guitry, Molière, Corneille et Racine. Avec eux, vous ne pouvez pas vous tromper.

B.B. C'est marrant que vous citiez Guitry, "Tu te laisses aller" m'a toujours fait penser à lui !

C.A. Mais c'est tiré de l'un de ses films, "La poison" ! Au départ, je voulais être comédien, tout ce que j'ai fait, c'est du théâtre !

Il y a cinq ans, on parlait de la nouvelle scène française.

Aujourd'hui, on se rend compte qu'il y a eu beaucoup d'appelés pour peu d'élus.

B.B. Ça a toujours été le cas ! Charles est le seul qui ait soutenu Johnny Hallyday à ses débuts quand il se faisait défoncer par la critique.

C.A. Quand Dalida est remontée sur scène après son divorce, elle avait le métier contre elle. Tout le monde avait pris le parti de Lucien Morisse, car il passait des disques. Le soir de sa première, j'étais au premier rang, prêt à bondir sur scène pour dire merde au public.

B.B. Moi aussi je suis en permanence en colère !

C.A. La colère est un moteur, ce n'est pas de la méchanceté. Pour revenir à Johnny, quand je l'ai vu, j'ai compris qu'il y avait quelque chose. Déjà, il n'était pas qu'un rockeur, mais aussi un chanteur.

B.B. Pour moi, c'est un personnage paradoxal. Je l'apprécie quand il chante "Retiens la nuit" ou "Tennessee" seul à la guitare, mais quand il fait du rock, il ne m'intéresse plus.

Benjamin, regrettez-vous de ne pas avoir été juré à la "Star Academy" ?

B.B. Pas du tout. J'ai même refusé une énorme somme d'argent.

C.A. C'est une émission de variété et il faut s'arrêter là. Personne ne devient en quatre mois un showman extraordinaire.

B.B. Moi, j'ai mis du temps pour être à l'aise sur scène. Petit, j'ai fait le conservatoire de musique et je jouais très souvent en public. Devenir chanteur a été difficile. Heureusement que je suis passé par la case "comédien". Cela m'a désinhibé.

C.A. À mes débuts, quand je montais sur scène, je devais me montrer. Aujourd'hui, je viens juste chanter mes chansons. Je sens bien, Benjamin, que vous avez un fond de timidité. Mais on s'éclate sur scène, en disant dans les chansons ce que l'on n'oserait pas dire ailleurs. Désormais, j'ai décidé que je ne chanterai plus en uniforme. Je viendrai tel que je suis au quotidien. On me verra en jean ou en pull, peu importe. Est-ce que l'on vient m'écouter ou est-ce que l'on vient voir mon costume ? Face au public, il faut être humble et naturel. Et plus on l'est, plus il nous aime. C'est ce que je retiens de ces soixante-dix dernières années ! ■

CHARLES AZNAVOUR S'ÉTEINT LE 1^{er} OCTOBRE 2018,
À 94 ANS. SES DERNIERS JOURS, RACONTÉS PAR NOTRE JOURNALISTE,
ONT ÉTÉ À L'IMAGE DE SA VIE: INTENSES ET LÉGERS
PARU DANS PARIS MATCH N° 3621 DU 3 OCTOBRE 2018

L'ADIEU EN DOUCEUR SUR UNE SCÈNE SANS RIDEAU

PAR BENJAMIN LOCOGE

Hier encore, il était dans une forme olympique. Ce vendredi 28 septembre, Charles Aznavour est l'invité spécial de «C à vous», l'émission de France 5 présentée par Anne-Élisabeth Lemoine. Il raconte volontiers que c'est son programme préféré. «Dès que je suis chez moi, je mets mon casque sur les oreilles et je vous regarde», confie le chanteur de 94 ans à l'animatrice totalement sous le charme. Pendant une heure, Aznavour blague sur François Hollande, vanne Manuel Valls, fait part de son indignation face au drame de l'«Aquarius». «Certes, il était de plus en plus sourd, sourit Anne-Élisabeth, mais nous l'avions tous trouvé fringant. Il avait même fait un effort vestimentaire en portant un étonnant blouson avec deux aigles brodés dessus.» De retour dans les loges, Charles n'a pas envie de partir. «Il a pas mal traîné, se souvient la journaliste. Il nous a dit: "À bientôt, et surtout venez me voir sur scène."» Il devait se produire à La Seine musicale le 8 novembre prochain.

Aznavour quitte le plateau parisien l'esprit léger. Il doit rejoindre son pote Jean-Paul Belmondo pour dîner. Deux jours plus tôt, c'est le comédien Antoine Duléry qui avait tenu à monter un déjeuner entre les deux vieux copains. Le producteur Marc Di Domenico, intime du chanteur depuis quatre ans, est de la partie. «Charles a passé un si bon moment qu'à la fin il a dit: "Et si on remettait ça demain?"» C'est comme ça qu'Aznavour et Bébel se sont vus deux jours de suite. «Ils étaient comme des gamins, à rigoler de tout, à refaire le monde», raconte un Di Domenico encore sonné.

Dimanche 30 septembre, Aznavour a rejoint sa propriété de Mouriès, dans les Alpilles. C'est là qu'il vit la plupart du temps. Ulla, son épouse, a préféré rester à Genève, où les Aznavour ont élu domicile il y a plus de quarante ans. Mais Charles, lui, aime le soleil du Sud, ses oliviers qu'il bichonne. C'est là, quasi quotidiennement, qu'il se met à son bureau pour écrire et récrire, un dictionnaire des synonymes à portée de main. «Il avait coutume de dire que, s'il s'arrêtait, il allait mourir, note Marc Di Domenico. Alors il bossait. Pas forcément pour un nouvel album, mais pour avoir des chansons prêtes.»

Dimanche donc, c'est Michel Leeb, en voisin, qui vient passer un moment avec le nonagénaire. Ensemble, ils avaient le projet d'une comédie musicale. «Quand je l'ai quitté, il était totalement plié de rire après deux ou trois bricoles que je lui avais racontées, dit l'humoriste. Ce sera la dernière image que je garderai de lui.» Dans la nuit du dimanche au lundi, alors qu'il est dans sa salle de bains, Charles Aznavour succombe subitement à un malaise consécutif à un œdème pulmonaire.

«Exercer son métier, c'est ce qui le faisait tenir, explique Gérard Drouot, qui gère ses concerts en France. Il avait d'ailleurs assuré ceux de Tokyo et d'Osaka, les 17 et 19 septembre. Il avait hâte de remonter sur scène.» Aznavour a vécu animé par une rage de vaincre jusqu'à son dernier souffle. Lui qui n'avait aucune envie de prendre sa retraite, encore moins de s'arrêter. Oui, Charles était un teigneux, un combattant, assagi avec l'âge, mais qui ne baissait jamais les bras. Et certainement pas face à la mort, lui qui aimait plaisanter: «Je ne vieillis pas, je prends de l'âge.» ■



COMME SON ARBRE PRÉFÉRÉ, IL TRAVERSE LE TEMPS

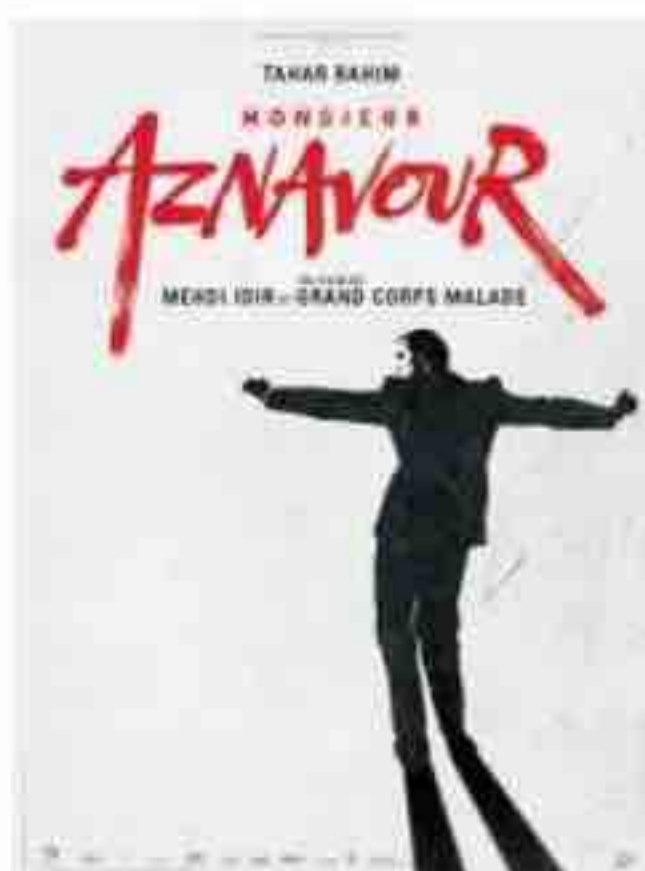
Inspection des oliviers de sa propriété de Mouriès, dans les Alpilles, en juillet 2011. Il était fier des 800 arbres qu'il avait plantés lui-même et qui donnaient entre 300 et 500 litres d'huile par an. C'est dans cette maison qu'il a vécu ses dernières années. C'est aussi là qu'il s'est éteint soudainement, le 1^{er} octobre 2018, à 94 ans.

Photo VIRGINIE CLAVIÈRES



« MONSIEUR AZNAVOUR » LE BIOPIC

PAR ROMAIN CLERGEAT



« Monsieur Aznavour », de Mehdi Idir et Grand Corps Malade. Sortie le 24 octobre.

L'affiche du film ressemble à celle que l'on voyait dans Paris lorsque Charles Aznavour se produisait en spectacle. Même calligraphie, même ombre portée de ce « petit bonhomme » si souvent raillé sur sa taille à ses débuts. Et un profil qu'on jurerait être celui de monsieur Aznavour. Et pourtant non. C'est celui de Tahar Rahim, l'interprète mimétique du grand Charles. « Je me suis surpris à relever de petites similitudes entre lui et moi », dira l'acteur à la fin du tournage. À l'écran, en tout cas, la ressemblance est criante.

Dans ce film, les réalisateurs, Mehdi Idir et Grand Corps Malade, ont transformé une vie en légende. Avec un parti pris forcément enthousiaste pour un projet initié par Jean-Rachid Kallouche... le gendre d'Aznavour.



La métamorphose de Tahar Rahim aura pris six mois. Durant lesquels il chante, danse, joue du piano, trouve la gestuelle et devient Charles Aznavour. « J'ai interviewé sa femme, Ulla, sa deuxième fille, Katia, son fils Mischa, sa sœur, Aïda, raconte-t-il. Je suis allé à Los Angeles pour rencontrer Seda, sa première fille. » Un travail minutieux pour un adoubement nécessaire.

Le film, « Monsieur Aznavour », se concentre principalement sur ses années de formation et de galère, avant son ascension vers la gloire. Il débute dans les années 1930, montrant le jeune Charles, fils de réfugiés arméniens, grandissant dans un Paris populaire. Le récit suit ensuite son parcours difficile dans le monde du music-hall, ses collaborations avec Pierre Roche, sa rencontre déterminante avec Édith Piaf, et ses premières tentatives pour percer en tant qu'auteur-compositeur-interprète. Et s'attarde particulièrement sur les obstacles

Avec son premier partenaire, Pierre Roche (Bastien Bouillon), et avant son opération du nez que lui avait conseillée Piaf.



Tahar Rahim a visionné des heures de concerts pour s'imprégner de la gestuelle de Charles Aznavour.

qu'Aznavour a dû surmonter : sa petite taille, sa voix atypique, les critiques acerbes, et même le racisme auquel il a été confronté. Autant d'épreuves mettant en lumière sa détermination exceptionnelle. « Tout cela l'a rendu combatif et l'a tiré vers le haut, au plus près du sommet », analyse Rahim.

La narration s'étend jusqu'aux années 1960, décennie durant laquelle Aznavour connaît enfin le succès. C'est l'ascension vers le statut d'icône de la chanson française qu'on lui connaît aujourd'hui. ■



RÉVEILLEZ-VOUS TOUS LES MATINS DE BONNE HUMEUR



CAROLINE
ITHURBIDE



ALBERT
SPANO

LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE

L'INSTANT TAITTINGER

#THEINSTANTWHEN

ESPRIT DE FAMILLE



CHAMPAGNE
TAITTINGER
REIMS FRANCE

9 septembre 2018, Château de la Marquetterie.
L'équipe du Champagne Taittinger prépare
le cochelet, le dernier jour des vendanges.

Photo de Massimo Vitali.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.